



La Bibliotheque Des Predicateurs

Qui Contient Les Principaux Sujets De La Morale Chrétienne, Mis par ordre
alphabétique

D - H

Houdry, Vincent

Lyon, 1716

Ferveur Au Service De Dieu. Tiedeur, negligence, relâchement, longueur
inconstance, &c.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-75863](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-75863)

s'émanciper à des paroles ou à des actions trop libres ? osera-t-on se comporter devant lui avec indécence & avec immodestie ? & s'il se trouvoit par hazard quelques libertins dans l'assemblée, ne diroient-ils pas comme les compagnons de S. Bernardin de Siennes disoient, quand ils voyoient venir ce saint jeune homme, & s'approcher d'eux ; taisons-nous, changeons de discours, il ne pourroit souffrir la liberté que nous prenons. *Le même.*

Quelques
regles de
modestie
auxquelles
il est bon
de faire at-
tention.

L'Auteur de la nature en formant le corps de l'homme composé de tant de membres differens, a placé la tête comme la partie principale dans le lieu le plus élevé, en sorte que c'est voir l'homme entier, que d'en voir la tête & le visage; jusques-là que c'étoit autrefois la coutume pour attester une verité, de découvrir sa tête, & jurer par cette partie de l'homme en laquelle les Payens reconnoissoient quelque chose de divin, & c'est encore aujourd'hui la premiere chose sur laquelle on jette les yeux. Que si le visage est modeste, c'est à quoi l'on s'arrête pour connoître la personne & former un jugement de la droiture de son cœur, & de la situation de son esprit. Or il y a trois choses qui semblent contraires à la bienveillance & à l'honnêteté, à quoi l'on doit prendre soigneusement garde. La premiere, qu'il n'ait rien de farouche & de trop severe; la seconde, qu'il ne soit point tourné d'une manière molle & languissante, qui a quelque chose de trop effeminé. La troisième, qu'on ne tourne point la tête de tous côtés & à tout moment, ce qui marque un esprit leger & in-

constant. Il ne faut pas que la tête soit toujours élevée, ce qui témoigne de l'orgueil, de l'audace & de la fierté. Il faut pour garder les justes regles de la modestie, que le visage soit tellement composé, qu'il ne fasse paroître aucune marque de trouble, qu'il ne soit ni trop triste, ni trop épanoui de joye, mais toujours grave & serieux; que nulle inquiétude, nulle agitation n'en trouble la serenité, qu'il rabatte d'un peu son air serieux dans le commerce avec le monde. Pour les yeux qui sont le miroir de l'ame, il faut aussi apporter beaucoup de circonspection dans les regards, afin qu'ils ne soient ni curieux, ni errans de tous côtés, ni aussi trop fixes sur le même objet; mais employez aux usages necessaires avec une honnête liberté qui n'ait rien d'immodeste, ni de trop gêné. Je ne dis rien des discours & des entretiens: il suffit d'avoir déjà montré que la modestie a horreur de la bouffonnerie, de la raillerie piquante, des disputes & contradictions importunes, des paroles équivoques, & de tout ce qui choque le moins du monde la pudeur; mais aussi elle ne peut approuver un silence morne, qui marque ou du mépris ou le peu de part que l'on prend à ce qu'on entend. La modestie s'étend encore sur les gestes, sur le marcher, sur le ton de voix, & descend avec un long détail sur tout ce qui regarde l'exterieur; mais c'est ce qui s'apprend mieux par le commerce des gens d'honneur, que par tous les préceptes qu'on en peut donner. *Auteur moderne.*

F

FERVEUR AU SERVICE DE DIEU.

*TIEDEUR, NEGLIGENCE, RELACHEMENT,
Langueur, Inconstance, &c.*

AVERTISSEMENT.

ENCORE que la ferveur & la devotion semblent deux termes synonymes, & dont les Docteurs donnent la même définition, les Prédicateurs néanmoins ont coutume de les distinguer. Ils parlent de la devotion, comme d'un état, ou d'une profession publique que l'on fait d'être attaché au culte du Seigneur, & aux exercices de piété, & regardent la ferveur, comme une prompte & ardente affection, avec laquelle on se porte, & on s'applique à tout ce qui est du service de Dieu. C'est en ce sens que nous traiterons ici de la ferveur.

A cette ferveur prise en ce sens, nous joindrons les vices contraires, qui sont la tiédeur, la negligence, le relâchement, & la langueur dans les exercices de piété, & dans l'accomplissement de nos devoirs. Vices si ordinaires dans le monde, que l'on peut dire que c'est la source de tous les desordres qui y regnent. Ainsi, soit qu'on excite les Auditeurs à faire revivre la ferveur des premiers Chrétiens, ou qu'on leur fasse apprehender les suites de la tiédeur, & de la negligence au service de Dieu, on ne peut manquer de faire un Sermon fort utile en ce temps, où l'on voit un si grand relâchement dans la piété & dans les mœurs, que le Christianisme semble méconnoissable de ce qu'il étoit dans les premiers siècles.

Cependant comme la ferveur est une vertu generale, qui s'étend à tout ce qui regarde le service de Dieu, & à toutes les actions d'un Chrétien, il y a deux précautions à prendre pour traiter utilement ce sujet. La premiere est de ne pas confondre la ferveur avec le zèle du salut du prochain, ni la tiédeur, ou la negligence avec l'oisiveté, qui sont des matieres toutes differentes. La seconde, de ne point tellement animer les Auditeurs à tout entreprendre, & à tout souffrir par une genereuse ferveur, qu'on ne les fasse souvenir de la discretion, sans laquelle la ferveur peut porter à des excès capables de tout perdre & de tout gêner. Ainsi c'est au Prédicateur de regler lui-même son zèle & sa ferveur dans les discours qu'il fera sur cette matiere.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers desseins & Plans de discours sur ce sujet.

I. **C**OMME les choses ne paroissent jamais davantage que lorsqu'elles sont proche de leurs contraires : je ne puis mieux faire connoître le bonheur & les avantages de la ferveur au service de Dieu, qu'en vous représentant le malheur auquel nous expose la tiédeur & la négligence avec laquelle nous nous acquittons des devoirs de piété. Ainsi je vous aurai fait voir combien la ferveur est agréable à Dieu, avantageuse à nous-mêmes, & utile au prochain, si je puis vous persuader que l'état d'un Chrétien tiède & négligent dans ses devoirs est injurieux à Dieu; dangereux à lui-même, pour le peril évident où il s'expose de passer de la tiédeur à la perte entière de la charité; & enfin, pernicieux au prochain, par l'exemple qu'on lui donne de se relâcher de ses obligations; & de mener une vie languissante comme nous. C'est le partage de ce discours.

Première Partie. Cet état est injurieux à Dieu, qui ne peut souffrir de lâches à son service. Comme la grandeur du maître que l'on sert, fait la gloire de ceux qui ont l'honneur d'être de sa suite; tout au contraire, la manière lâche & négligente dont on le sert, le deshonne; & marque, ou qu'on ne le craint point, ou qu'on ne l'estime pas assez. Dieu même s'est ouvertement déclaré là-dessus par ses Prophetes; car tantôt il rebute les victimes languissantes, qui, selon Saint Gregoire, sont la figure des Chrétiens, dont la piété & la devotion est le sacrifice de la Loi nouvelle; il marque par là, que rien ne l'offense plus outrageusement, qu'une ame languissante; & selon la remarque de quelques saints Peres, c'est la raison pour laquelle il détourna les yeux du sacrifice de Caïn, qui ne lui offroit que ce qu'il avoit de pire & de rebut dans ses troupeaux; & encore à regret; au lieu que les profens d'Abel lui furent agréables, parce qu'il destinoit aux sacrifices qu'il offroit au Seigneur tout ce qu'il avoit de meilleur. De même, quand Dieu voulut faire entendre aux Sacrificateurs d'Israël, pourquoi il étoit choqué de leur conduite, & qu'au lieu d'être honoré par les victimes qu'ils lui offroient, il s'en tenoit méprisé & deshonoré; Hé! ce que vous m'offrez en sacrifice, leur disoit-il, est la langueur même, & vous prétendez que je l'accepte comme quelque chose d'exquis, qui réponde à l'estime que vous faites de moi, & au zèle que vous avez pour ma gloire? J'en juge par l'effet; puisque rien ne marque davantage votre mépris: *Inutilis de rapinis etaudum, & languidum: nunquid suscipiam illud de manu vestra?*

Malac. 1. *Malac. 1. Inutilis de rapinis etaudum, & languidum: nunquid suscipiam illud de manu vestra?*

Seconde Partie. L'état de langueur & de tiédeur, est un état dangereux pour nous; puisque la tiédeur est une disposition au froid; la langueur de la maladie nous conduit à la mort; & du relâchement de la ferveur, on en vient aisément jusques à perdre la charité. 1°. Parce qu'étant foibles & languissans, nous avons moins de forces pour résister aux ennemis de notre salut; & nous en sommes plutôt & plus facilement vaincus. 2°. Dieu se retire de nous, à mesure que nous nous éloignons de lui; de sorte que la tiédeur fait que Dieu n'a que du dégoût de nous; retire

Tome II.

ses grâces & son secours; nous rebute entièrement, non seulement comme des serviteurs inutiles, mais encore qui lui sont à charge; & pour me servir de l'expression de l'Ecriture, il nous rejette hors de son cœur & de sa bouche, comme un mets qu'il ne peut plus retenir. 3°. Parce que de cette langueur au service de Dieu, nous passons aisément à l'assoupissement & à l'insensibilité, & nous tombons enfin dans une lethargie mortelle, demeurant sans action, sans aucun mouvement vers Dieu: de manière qu'il n'y a rien de plus dangereux que d'en venir à cet état de tiédeur, & que nous devons faire les derniers efforts pour en sortir au plutôt.

Troisième partie. Cet état est encore pernicieux au prochain, à qui nous persuadons fortement par notre exemple, qu'il n'est point nécessaire d'être si regulier dans ses mœurs, si exact à s'acquitter de ses obligations, si attaché au service de Dieu: qu'on peut se dispenser de mille petits devoirs, qui entretiennent la ferveur; qu'on peut s'accoutumer aux coutumes du temps, se conformer à l'exemple de tant d'honnêtes gens, qui vivent dans le monde, & y font sur le pied de gens de bien, & de vertu, quoi qu'ils ne s'assujettissent pas comme des esclaves à tant de pratiques & d'observances, qui gênent & qui contraignent notre liberté: que Dieu n'exige de nous autre chose, que de ne point violer ses Commandemens; & qu'enfin on sert Dieu, quand on n'est point dans le désordre & dans le dérèglement; sans prendre garde que c'est la tiédeur qui y conduit, & qu'on y vient bientôt, quand on se relâche de sa première ferveur: que n'être à Dieu qu'à demi, c'est être en danger de n'y être bientôt plus du tout, puisqu'on ne peut servir deux maîtres en même temps. Aussi voit-on dans les Communautés qu'il ne faut qu'une seule personne relâchée, pour introduire le relâchement; parce que la corruption de notre nature qui a de la peine à s'assujettir, est bien-aise de s'autoriser de l'exemple d'un autre qui nous fraye le chemin.

1°. C'est la ferveur au service de Dieu qui nous fait goûter les maximes de l'Evangile, & les choses celestes.

2°. C'est elle qui nous rend insipides les joyes du monde, & les plaisirs des sens.

3°. C'est la ferveur qui nous rend faciles & agréables les plus rudes travaux, & les fatigues que les personnes lâches & languissantes trouvent insupportables.

I°. LA ferveur au service de Dieu est la marque la plus certaine que nous puissions avoir en cette vie, que nous sommes en état de grace, & que nous avons la charité; puis que c'est cette charité qui nous presse, comme parle Saint Paul, & qui nous inspire cette ardeur & ce courage de passer par-dessus toutes les difficultés.

2°. La tiédeur au contraire, & la négligence avec laquelle nous nous portons au service de Dieu, donne un juste sujet de douter si nous sommes en grace, & si nous avons la charité; & ensuite nous doit faire craindre de la perdre bientôt.

3°. LA tiédeur nous rend le joug du Fils

M m 3

II.

III.

IV.

de Dieu insupportable, comme à ces lâches ouvriers, dont il est parlé dans l'Évangile, lesquels se répandent en plaintes & en murmures : *Portavimus pondus diei & astius*, & elle leur fait enfin secouer ce joug tout-à-fait.

2°. Elle fait retourner les personnes lâches à leurs premiers desordres, avec cette différence, qu'ils deviennent plus déreglez, plus insensibles aux touches de Dieu, & plus abandonnez, depuis que Dieu les a rejettez de son cœur, comme il les en menace.

V. 1°. LA grandeur du Maître que nous avons l'honneur de servir, demande que nous le servions avec toute la ferveur imaginable : *Ut ambuletis dignè Deo*, comme parle l'Apôtre.

Ad Coloss. 1. 2°. La grandeur de la recompense que nous espérons, & que nous attendons de nos services, merite que nous nous y employions de corps & d'esprit, que nous lui sacrifions tout, & que nous n'épargnions rien pour ce sujet.

3°. Les avantages que la ferveur nous donne pour le service de ce souverain Maître, nous doivent porter à l'acquérir avec tous les soins dont nous sommes capables.

V I. SUR les avantages de la ferveur.

1°. Elle nous applanit le chemin du Ciel, & de la vertu qui y conduit, qu'on a coutume de nous représenter si rude & si difficile.

2°. Elle nous fait plus avancer en peu de temps dans la voye de la perfection, que nous n'aurions fait en des années entières, en menant une vie commune & ordinaire.

3°. Elle nous fait perseverer dans le service de Dieu, & fournir heureusement la carrière jusqu'au bout. *Tiré de l'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, premier Tome de l'Avent.*

V II. SUR le malheureux état de la tiédeur.

1°. La tiédeur est une maladie de l'ame, qui la rend languissante, & qui lui ôte toute la force d'agir, & de faire quelque chose de considerable pour le service de Dieu.

2°. C'est une langueur qui la conduit insensiblement à la mort du peché.

3°. C'est une maladie presque incurable, qui a besoin des plus puissans & des plus souverains remedes.

V III. 1°. POINT de vertu plus nécessaire que la ferveur, puisque sans elle nous ne pouvons nous acquitter de tous les devoirs du Christianisme & de notre état : car combien y a-t-il de choses rudes & difficiles, pour lesquelles on a besoin d'une force & d'un courage extraordinaire.

2°. Il n'y a point de vertu, qui ait plus de besoin d'être réglée, puisqu'elle emporte souvent au-delà des bornes de la raison & du bon sens, si elle n'est conduite par la discretion.

I X. 1°. UNE personne qui ne sert pas Dieu avec ferveur, ne goûtera jamais les choses de Dieu.

2°. Elle ne demeurera pas long-temps

partagée entre Dieu & le monde, ne pouvant servir deux maîtres tout à la fois ; mais elle se tournera tout-à-fait du côté du monde.

3°. Elle est en danger de ne retourner jamais à Dieu par une parfaite & sincere conversion. C'est le sort d'une ame tiède au service de Dieu.

X. 1°. LA tiédeur, & le relâchement dans nos devoirs de piété, nous éloigne peu à peu de Dieu ; nous donne du dégoût pour son service ; nous rend lâches & negligens à exécuter ses ordres, & enfin nous dispose à une entière separation, par des chûtes griéves, & par la perte de la charité & de la grace qui nous unit à lui.

2°. Elle éloigne reciproquement Dieu de nous ; car elle l'oblige à retirer ses graces particulieres, & à ne nous en donner plus que de communes. Elle fait ensuite qu'il n'a plus pour nous que de l'indifference & de la froideur, & enfin qu'il nous abandonne tout-à-fait.

X I. 1°. LA ferveur au service de Dieu, est le moyen seur & unique de se préserver des desordres du siècle, & de conserver l'innocence ; parce que si-tôt qu'on vient à se relâcher, le monde nous entraîne par ses charmes & par l'exemple de ceux qui sont dans le déreglement.

2°. La ferveur continuelle dans le service de Dieu, est le seul & le véritable moyen de tendre & d'arriver à la perfection, & à la sainteté, à laquelle tout Chrétien doit aspirer.

X II. 1°. LA tiédeur donne du dégoût de la vertu, & des choses de Dieu ; & de là vient la negligence, la froideur, & l'insensibilité pour le Ciel.

2°. Elle donne de l'indifference pour le vice, & pour le peché ; ce qui fait qu'on en perd la crainte & l'horreur qu'on en avoit, & qu'on le commet ensuite sans scrupule & sans remords de conscience ; ce qui suffit pour nous faire concevoir combien cet état est dangereux & funeste.

X III. LA tiédeur étant un milieu entre le chaud & le froid, elle a aussi les proprietés qui sont propres de tout ce qui tient le milieu entre deux extrémités.

1°. Elle est un milieu entre la vie & la mort de l'ame ; on n'est pas encore mort ; on n'a pas entièrement perdu la grace & la charité ; mais cette charité n'est plus vive & animée, elle n'a presque plus de mouvement & d'action.

2°. Elle est comme tout ce qui tient le milieu entre deux extrêmes ; elle est une voye & un passage pour aller de l'un à l'autre ; mais il est rare qu'on passe de la tiédeur à une vie fervente, & il est ordinaire qu'on descende par là jusqu'à une entière froideur, c'est-à-dire, jusqu'au peché.

3°. Elle est un obstacle aux graces & aux communications de Dieu, comme tout milieu empêche que les deux termes ne se touchent.

PARAGRAPH E S E C O N D.

Les sources où l'on peut trouver de quoi remplir ces Desseins, & les Auteurs qui en traitent.

Les Saints Peres.

Saint Gregoire, in *Pastorali*, 3. part. c. 35. rapporte les maux & les inconveniens qui arrivent de la tiédeur.

Saint Chryostome, Homel. 28. sur la Genese, compare la ferveur à un Courier qui

va à toute bride sans s'arrêter, & qui fait beaucoup de chemin en peu de temps.

Theodoret, *Orat. de Charit.* compare cette même ferveur au feu, qui devient plus ardent à proportion de la matiere qu'on lui

PARAGRAPHE SECOND.

415

donne pour l'entretenir.

Cassien, *Coll.* 1. 2. 3. 4. a ramassé tout ce qui regarde cette matière.

Le même, *Coll.* 6. c. 17. parle fort au long de la tiédeur, & dans la conférence 4^e.

Saint Bernard est celui de tous les saints Peres qui a le plus souvent parlé de la ferveur, & de la tiédeur au service de Dieu. Dans le livre des Sentences, il assigne différents ordres de ceux qui le servent, où il parle de des fervens, des moderez, des froids, & des tiédés.

Le même, *Serm. de Ascens.* fait le portrait d'un Religieux fervent; & dans le Sermon 6. sur l'Ascension, il fait voir le malheureux état des tiédés.

Le même, *Epist.* 253. ad *Garinum*, parle des avantages de la ferveur, & des maux que cause la tiédeur.

Alphonse Rodriguez, 1. part. traité 1. ch. 2. 3. 4. & ch. 12. & 13.

Le P. Croiset, Tome 1. de ses Reflexions Chrétiennes, parle des Religieux fervens, & des Religieux imparfaits.

Saint François de Sales, liv. 1. ch. 2. de l'Introduction à la Vie devote, montre que la ferveur de la devotion change en douceur tous les exercices de la mortification.

Bernardinus Rossignolus, l. de *Disciplina*

Christiane perfectione, rapporte en détail, toutes les marques de la tiédeur; & en compte jusqu'à vingt.

Le Pedagogue Chrétien, part. 2. ch. 24. §. 8.

Claudius Aquaviva, de *Renovat. Spiritus.*

Lancicius, *Opusc.* 6. c. 7. Idem, *Opusc.* 5^e c. 9.

Le P. Surin, Tome 1. de ses Dialogues spirituels, ch. 5. & 6. parle des causes de la tiédeur, & de la lâcheté naturelle.

Le P. Texier, dans la Dominicale, premier Dimanche après Noël, où il parle de l'amour croissant, parle aussi de la ferveur qui est le moyen de faire croître la charité.

Le P. Cheminai, Tome 1. a un Sermon sur ce sujet.

L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, dans le premier Tome de l'Avent, a un Sermon entier de la ferveur & de la tiédeur.

Stapleton. in *Domin. Palm. Text.* 4. & in *Domin. Pasch. Text.* 3.

Grenade, in *locis communibus.*

Bulée, *Titul. Tepiditas.*

Labata, *Tit. Fervor.*

Lohner, *Tit. Fervor.*

Marchantius, *Tract.* 7. lect. 5. de *fervore & diligentia spirituali.*

Les Prédicateurs.

Ceux qui ont fait des recueils sur cette matière.

Les Livres spirituels & autres.

PARAGRAPHE TROISIEME.

Passages, Exemples, & Applications de l'Ecriture sur ce sujet.

Viam mandatorum tuorum cucurri, dum dilatasti cor meum. Ps. 118.

Qui fingis laborem in praecepto? Ps. 118.

Dormitavit anima mea pro radio. Ps. 118.

Dixi, nunc coepi, hac mutatio dextera Excel-
si. Ps. 118.

Fistorum semita, quasi lux splendens, pro-
cedit & crescit usque ad perfectam diem.
Prov. 4.

Pigredo immittit soporem. Prov. 19.

Usquequid piger dormies? quando consurges
de somno tuo? Prov. 6.

In omnibus operibus tuis praeclens esto. Eccli.
33.

In omnibus operibus tuis esto velox. Eccli. 31.

Vidisti virum velocem in opere suo? coram
regibus stabit. Prov. 22.

Factus est in corde meo quasi ignis exarsuans,
claususque in ossibus meis. Jerem. 20.

Maledictus, qui facit opus Domini fraudulen-
ter, vel negligenter. Idem, c. 48.

Maledictus dolosus, qui immolat debile Do-
mino, quia Rex magnus ego. Malach. 1.

Computrescet jugum à facie olei. Is. 10.

Consummatus in brevi explevit tempora
multa. Sapient. 4.

Beati, qui esuriunt, & sitiunt justitiam.
Matth. 5.

Refrigesceat charitas multorum. Matth. 24.

Qui in umbra mortis sedent. Luc. 1.

Hora est jam nos de somno surgere. Ad
Roman. 13.

Charitas Christi urget nos. 2. ad Cor. c. 5.

Ut charitas vestra magis ac magis abundet.
Ad Philipp. 1.

Sollicitudine non pigri, spiritu ferventes,
Domino servientes. Ad Roman. 12.

Emulamini charismata meliora, & adhuc
excellentiorem viam vobis demonstro, 1. ad Co-

J'ai couru dans la voye de vos commandemens, lorsque vous avez élargi mon cœur.

Pourquoi allez-vous vous imaginer que les com-
mandemens que je fais sont pénibles?

Mon ame s'est assoupie d'ennui.

J'ai dit, c'est maintenant que je commence, ce
changement est l'ouvrage de la droite du Tres-Haut.

Le sentier des justes est comme une lumiere
brillante, qui s'avance & qui croît jusqu'à la per-
fection.

La paresse produit l'assoupissement.

Jusqu'à quand dormirez-vous, paresseux? Quand
vous réveillerez-vous de votre sommeil?

Soyez excellent dans toutes vos œuvres.

Soyez prompt, & non pas lent dans toutes vos
actions.

Avez-vous vu un homme prompt à faire son œu-
vre? il paroitra devant les Rois.

Il s'est allumé au fond de mon cœur un feu brûlant
qui s'est renfermé dans mes os.

Maudit celui qui fait l'œuvre de Dieu avec fraude
& déguisement, ou avec négligence.

Malheur à l'homme trompeur, qui offre en sacrifi-
ce au Seigneur tout ce qu'il a de languissant & de
foible, parce que je suis le grand Roi.

Ce joug sera comme réduit en poudre par l'abon-
dance de l'huile.

Ayant peu vécu, il a rempli la course d'une lon-
gue vie.

Heureux ceux qui ont faim, & soif de la jus-
tice.

La charité de plusieurs se refroidira.

Ceux qui sont assis dans l'ombre de la mort.

L'heure est venu de nous réveiller de notre assou-
pissement.

La charité de Jesus-Christ nous presse.

Que votre charité croisse toujours de plus en
plus.

Ne soyez point lâches dans votre devoir, conser-
vez-vous dans la ferveur de l'esprit, c'est le Seigneur
que vous servez.

Entre tous les dons, desirez les plus excellens,
& je vous monterai encore une voye beaucoup plus

tinth. c. 12.

Qua reser sunt oblitiscens, ad ea vero, que sunt priora, extendens meipsum, ad destinatum prosequor, ad bravium superne vocations Dei in Christo Jesu. Ad Philipp. 3.

Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt. Ad Ephes. 5.

Bonum facientes, non desiciamus. Ad Galat. 6. Habeo adversum te, quod charitatem tuam primam reliquisti. Apocal. 2.

Utinam frigidus esses, aut calidus: sed quia tepidus es, incipiam te vomere ex ore meo. Ibidem, cap. 3.

élevée que tout cela.

Oubliant ce qui est derrière moi, & m'avancant vers ce qui est devant moi, je cours incessamment vers le bout de la carrière, pour remporter le prix de la félicité du Ciel; à laquelle Dieu nous a appelés par Jésus-Christ.

Rachetant le temps, parce que les jours sont mauvais.

Ne nous lassons point de faire le bien.

J'ai un reproche à vous faire, qui est que vous vous êtes relâché de votre première charité.

Plût à Dieu que vous fussiez froid ou chaud; mais parce que vous êtes tiède, je suis prêt à vous vomir de ma bouche.

Exemples de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Exemple de la ferveur d'Abraham.

Nous avons, dit Origene, une expression bien naïve de cette ferveur, & de cet empressement dans la personne d'Abraham. Il est dit dans la Genèse, que ce saint Patriarche étoit tellement pressé par les ardeurs de son amour, qu'il ne pouvoit demeurer en repos dans sa maison: il sortoit même, dit l'Ecriture, en plein midi dans la plus grande chaleur du jour: *In ipso fervore diei, pour chercher quelque occasion de pratiquer la charité, & pour dresser de charitables embûches à tous les pauvres qui passaient. Un jour qu'il étoit comme aux aguets, il aperçut trois pelerins, qui étoient des Anges déguisez sous cet habit; il ne pût se donner le loisir de les attendre, il courut au-devant d'eux: Cucurrit in occursum eorum. Et après les avoir engagés à prendre chez lui leur repas, il court pour une seconde fois à sa maison: Festinavit in tabernaculum suum. Et comme il sçavoit bien que sa femme Sara étoit pressée de la même charité que lui, au lieu de s'adresser à un grand nombre de serviteurs qui composoient sa famille, il lui dit: Accelera, & fac subcinericios panes. Nous avons rencontré ce que nous désirions; voici trois pelerins qui nous viennent visiter: recevons-les bien; mais usez, s'il vous plaît, de diligence: Accelera. Après avoir donné cet ordre à sa femme, il court une troisième fois à son troupeau; il y prend ce qu'il y trouve de meilleur, & il le donne à son serviteur, avec ordre de se hâter de l'accommoder. En vérité, dit Origene sur ce passage, ceci est merveilleux, on ne parle ici que de courir: Abraham currit, uxor accelerat, puer festinat: omnia praerogentur. Abraham, tout vieux qu'il est, court d'un côté, Sara de l'autre; les serviteurs s'empressent; il y a du mystère: c'est que le Saint Esprit veut nous apprendre, que dans une maison où regne la charité, il n'y a point de tièdes ni de négligens: *Nemo piger est in domo charitatis.* Lors qu'une fois un cœur est possédé par cet amour fervent, il ne peut jamais demeurer en repos. Tiré du P. Texier, Dans la Dominicale.*

Exemple des Israélites qui perdirent l'ardeur qu'ils avoient pour la terre promise.

Lorsqu'on voulut faire avancer les Israélites vers la terre promise, on dépêcha des espions pour en faire la découverte, afin de sçavoir au vrai la disposition du pays, & les mœurs de ses habitans. Ces espions de retour en dirent des merveilles; que c'étoit une terre fertile; que les fruits qui y croissoient, étoient d'une excessive grosseur; mais ils ajoutèrent, que ses habitans étoient plutôt des géans que des hommes ordinaires; qu'ils demeuroient en des villes fortes & bien gardées, & qu'en fin l'air y étoit si eff, qu'il avoit ses habitans. Ainsi parlent, ainsi pen-

sent une infinité de Chrétiens relâchez. Rien d'un côté n'est plus admirable, disent-ils, que le Christianisme; mais d'un autre côté, rien n'est plus rebutant & plus austère. Beau dans la speculation, il est inaccessible dans la pratique; fecond en grâces & en récompenses, il demande des exercices pénibles & accablans; il faut être géant, avoir des vertus non communes; pour en remplir les differens devoirs.

Il est écrit dans le second livre des Machabées, que le feu que les Juifs avoient caché dans un puits, avant que de partir pour l'Egypte, fut trouvé au retour de leur captivité couvert d'une mousse, qui parut aux enfans de Nehemias, comme une bouë sèche qui ne renfermoit point de feu: mais comme il n'y avoit que la surface de ce feu qui étoit couverte, à peine l'eut-on exposé au rayon du Soleil; à peine le Ciel eut-il lancé quelque trait de sa lumière sur cette mousse, que le spectacle d'un grand incendie, qui sortit de ce feu, fit l'admiration de tout le monde. Voilà l'image d'une âme véritablement juste; & ce qui devoit nous animer, c'est que si nos fautes legeres ne font que ralentir notre charité sans l'éteindre, un rayon seul la peut rallumer. Lorsque vous approchez des Sacramens, que vous repassez en secret toutes vos fautes dans l'amertume de votre cœur, lorsque Jésus-Christ lance sur vous quelques traits de ses grâces, votre cœur s'attendrit, votre foiblesse se fortifie, la mousse grossiere de la terre & de la chair fait place à la lumière qui vous éclaire, & votre cœur devient tout de feu, en sorte que tous ceux qui vous connoissent sont surpris d'un tel changement.

Lorsque le peuple de Dieu fut retourné en Jérusalem après la longue captivité de Babylone, & qu'on eut rebâti le Temple, les plus jeunes qui n'avoient rien vu du premier Temple, étoient transportés de joie, en voyant la fondation de ce nouvel édifice; mais les plus vieux d'entre les Prêtres, & les plus anciens du peuple qui se souvenoient encore de ce qu'ils avoient vu autrefois, & de la beauté incomparablement plus grande du Temple qui avoit été ruiné, pleuroient autant que les autres se réjouissoient. O joie! ô larmes prophetiques! que ceux qui ont du zèle pour l'Eglise, & qui prennent part à ses intérêts, se réjouissent s'ils le veulent, du rétablissement de la discipline qu'ils y peuvent voir: qu'ils soient édifiés de quelques réglemens qu'on apporte aux désordres qui se voyent dans les mœurs de ses enfans; leur joie est bonne & sainte; elle est juste dans ces rencontres: mais il y aura toujours des personnes

Symbole de la ferveur dans le feu que les Israélites cachèrent dans un puits.

Du renouvellement de ferveur.

personnes, qui rappelant dans leur esprit le temps d'autrefois, & qui ne perdant point de vûë cette sainteté admirable des premiers Chrétiens, verseront des larmes; & comparant ces premiers temps avec ceux où ils se trouvent, ils auront toujours l'idée de ce premier Temple d'une beauté si majestueuse. L'Eglise leur reviendra toujours dans l'esprit, accompagnée de tout son éclat; ils se la représenteront ornée de toutes ses vertus; mais la voyant réduite en l'état où elle est, ils compteront plus ce qu'elle a été que ce qu'elle est, & ils ne croiront pas l'offenser, si lors que les autres se réjouissent du peu de bien qui commence à y refluer, ils regrettent sa première beauté. *Tiré d'un Sermon manuscrit attribué au P. Massillon.*

L'exemple du Patriarche Jacob.

L'exemple de Jacob est une figure & un modèle de la ferveur que nous devons témoigner au service de Dieu, dans la constance & la longueur des services que ce saint Patriarche rendit à Laban, dans l'espérance d'obtenir de lui sa fille Rachel; l'assiduité, les soins, les veilles, les travaux durant 14. ans ne furent point capables de le rebuter, & jamais il ne se relâcha, soutenu & animé par cette espérance: *Videbantur illi pauci dies pro amoris magnitudine*, dit l'Ecriture à ce sujet; avec quelle ardeur un Chrétien ne doit-il point se porter au service d'un Maître, infiniment plus magnifique dans ses récompenses, & plus fidèle dans ses promesses?

Genes. 29.

L'exemple de David.

Nous voyons dans l'Ecriture l'ardeur que David témoigna pour le culte du Seigneur dans les préparatifs qu'il fit pour la structure du Temple, & par la prodigieuse dépense qu'il fit pour cela; lui-même la témoigne assez par ces paroles qui sont rapportées au premier livre des Paralipomenes, ch. 29. *Ego autem totis viribus meis preparavi impensas domus Dei mei*. Il n'épargna rien; & c'est particulièrement par là qu'on peut juger de la ferveur, du zèle & de l'affection qu'on a pour la gloire & le service de Dieu.

L'exemple de Saint Pierre.

La ferveur de Saint Pierre est marquée en tant d'endroits de l'Evangile, qu'on peut dire que c'est le caractère qui distingue ce grand Apôtre. Le Fils de Dieu même le considéra toujours comme le plus fervent de ses Disciples, le plus attaché à son service, & celui qui a donné des preuves plus visibles de son attachement & de son ardente charité. Il la témoigna en se jettant dans la mer pour suivre le Fils de Dieu, qui marchoit sur les eaux; quand il voulut le défendre dans le Jardin des Oliviers, contre une troupe de soldats armés, qui étoient venus pour se saisir de sa personne; & en cent autres rencontres. On voit par tout qu'il est le plus fervent, & celui qui s'intéresse le plus pour la gloire

& le service de son Maître.

L'ardente charité de Madelaine n'est pas moins connue, & l'Eglise même, pour nous en donner une juste idée, se sert des paroles & des expressions de l'Epouse des Cantiques. Il falloit qu'elle fût poussée d'une violente charité, pour venir trouver le Fils de Dieu, lorsqu'il étoit chez Simon le Lépreux, qui l'avoit invité à un festin, & venir se jeter à ses pieds, sans avoir égard ni à son sexe, ni à sa qualité, ni à la présence des conviez, & sans pouvoir être détournée par aucune considération. Ce qui lui attira l'éloge que le Sauveur fit de sa charité ardente, en lui accordant le pardon de ses pechez: *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum*. Elle soutint ensuite le même caractère dans toutes les occasions: elle suivit son Sauveur sur le Calvaire: elle demeura au pied de sa Croix, pendant qu'il y fut attaché: elle fut pour l'indire dans le tombeau dès la pointe du jour, & ne l'ayant point trouvé, & croyant qu'on l'eût caché, elle étoit résolue de l'enlever, comme si elle eût eu assez de forces pour cela; & ensuite elle ne s'est jamais démentie de sa première ferveur.

L'amour fervent de Madelaine.

Luth. 7.

Zachée est encore célèbre dans l'Evangile par sa ferveur. Poussé d'un ardent desir de voir le Sauveur, dont il avoit entendu dire des merveilles, & ne pouvant en approcher à cause de la foule du monde qui l'entouroit, il monta sur un arbre pour le voir à son aise, quand il passeroit par là. Mais lorsque le Sauveur lui eut ordonné de descendre, parce qu'il vouloit l'aller trouver en sa maison, Zachée fut comblé de joye, courut pour disposer tout afin de le recevoir, s'offrit sur le champ à donner la moitié de son bien aux pauvres, & de restituer au quadruple celui qu'il se trouveroit avoir mal acquis, & donna toutes les marques d'une sincère & d'une fervente conversion.

L'exemple de Zachée.

On ne peut ômettre l'exemple de S. Paul, quand on parle d'un zèle fervent. Son ardent naturel, qui alloit jusqu'à l'emportement avant sa conversion, donna à sa charité le même caractère après sa vocation à l'Apostolat, à laquelle il répondit, en s'offrant à tout ce que le Seigneur voudroit faire de lui. *Domine, quid me vis facere?* Le Fils de Dieu même comprit tellement sur son courage, & sur sa fidélité à la grace qu'il lui faisoit, qu'il lui fit voir tout ce qu'il auroit à souffrir pour son service; & la peinture que cet Apôtre fait lui-même de ses voyages, de ses travaux, & de ses persecutions, montre assez que l'Eglise est redevable de ses progrès à son courage, & à la ferveur de son zèle & de sa charité.

La ferveur de Saint Paul.

Act. 9.

APPLICATIONS.

Il faut racheter le temps par le moyen de la ferveur.

Videte quomodo cautè ambuletis, non quasi insipientes, sed ut sapientes: redimentes tempus, quoniam dies mali sunt. Ad Ephes. 5. Prenez garde, mes freres, avec quelle circonspection vous devez marcher dans la voye de Dieu, en vous y conduisant, non pas comme des gens sans prudence, mais comme des gens sages qui travaillent à racheter le temps, parce que les jours sont mauvais. Qui est-ce qui peut mieux porter le nom de ces mauvais jours, que les relâchemens, & cette décadence presque universelle que l'on voit aujourd'hui dans le monde, & même

dans quelques Ordres Religieux; que le renversement de la piété & de la discipline, qui fait que ces lieux saints, qui devoient être des ports & des aziles pour ceux qui s'y sont retirés, deviennent quelquefois des mers orageuses, & des lieux de tempêtes & de naufrage pour ceux qui y demeurent? Ne sont-ce pas là des temps & des jours, auxquels on peut donner le nom de mauvais & de malheureux: *quoniam dies mali sunt*. Or comment les racheter? C'est, dit Saint Gregoire, que nous rachetons le temps, quand par nos larmes, par les travaux de la penitence,

Il faut racheter le temps par le moyen de la ferveur.

& par la ferveur de notre charité, nous comparons celui que nous avons perdu, dans les plaisirs & dans les divertissemens d'une vie mondaine & relâchée.

Il faut entretenir le feu de la ferveur.

Ignis in altari semper ardebit. Levit. 6. C'est, selon la pensée de Saint Gregoire, ce que representoit le feu sacré, qui dans l'ancienne Loi devoit brûler jour & nuit, par les ordres de Dieu, sur les Autels. Dieu ne se contente pas d'avoir allumé le feu de la charité dans nos ames; mais il veut que nous ayons soin d'exciter ses ardeurs, de nourrir & d'augmenter sa flamme. Lorsque nous cessons de mettre du bois au feu, il s'éteint, dit le Saint Esprit: *Cum defecerint ligna, extinguetur ignis.* Quel est donc ce bois, & cette matiere qui doit entretenir, & qui peut augmenter le feu du saint amour? C'est la meditation des veritez chrétiennes, la parole de Dieu, les frequentes prieres, les bonnes œuvres; si vous êtes lâches & languissans dans la pratique de la vertu, inmanquablement le feu de votre charité s'éteindra.

Prq. 26.

Soin que nous devons avoir d'entretenir la charité.

Et lucerna ardentis in manibus vestris. Luc. 12. Que vos lampes soient toujours arden-tes. C'est l'avis que nous donne le Fils de Dieu, de crainte que notre charité ne vienne à se ralentir au milieu même des flammes & des ardeurs celestes de la grace. Efforçons-nous plutôt d'entretenir toujours cette ardeur, & si par le malheur de notre fragilité, & de quelque accident, elle vient à se refroidir, n'oublions pas d'avoir toujours recours à cette source de lumieres & d'ardeurs, pour être saintement embrasés de ce feu divin, qui avoit commencé à nous échauffer. C'est le discours que fait Saint Cyprien, *lib. de Eleém. Idem jubet, lucerna nostra sint semper ardentis, ut scilicet superno igne succensus animus non tepescat, sed studeat semper arde- re, ac si vigorem ejus aliqua turbavit adversitas, unde caput inflammari, inde poscat igniri.*

Dieu rebu- ee un cocur lâche & languis- sant.

Intulistis de rapinis claudum, & languidum: numquid suscipiam illud de manu vestra? Malach. 1. Ce que vous m'offrez de vos troupeaux, dit Dieu aux Sacrificateurs d'Israël, c'est ce qu'il y a de plus languissant, & vous prétendez me faire un present agréable? Offrez, offrez ces fortes de victimes au maître qui vous gouverne, pour voir si elles lui plairont: *Offer illud duci tuo, si placuerit ei;* c'est-à-dire, comme l'interprete Saint Jérôme, vous avez pour tout le reste de la vivacité; il n'y a que pour moi que vous avez de la tiédeur; s'il s'agit d'un intérêt du monde, d'une negociation du monde, rien de plus appliqué que vous; & quand il faut me prier, m'obéir, me servir, vous êtes la lâcheté même. Mais allez chercher un autre Maître & un autre Dieu que moi, & souvenez-vous qu'une conduite telle que la vôtre, est un objet d'indignation à mes yeux.

Mém.

Dieu mérit- re que nous le servions

Ut ambuletis dignè Deo. Ad Coloss. 1. N'est-il pas juste que Dieu étant ce qu'il est, & nous

étant ce que nous sommes, nous le servions de toutes nos forces? Passe, qu'on serve les hommes avec negligence, encore ne le peuvent-ils souffrir; mais Dieu est si grand & si élevé au-dessus de nous, que quand toutes les créatures se consumeroient à son service, elles ne feroient qu'une partie de ce qui lui est dû. Ce qui fait dire à l'Apôtre: *Ut ambuletis dignè Deo.* Il faut servir Dieu comme il le merite. Mais comment cela, puisque sa grandeur est sans bornes? cela est vrai; mais ce que nous devons faire pour satisfaire à cette obligation, c'est de nous y employer de toutes nos forces, & après cela avouer que nous sommes des serviteurs inutiles, trop heureux que Dieu daigne accepter les petits services qu'il exige de nous, & que nous sommes capables de lui rendre!

Ad Coloss. 1.

Maledictus, qui facit opus Dei fraudulenter. Jerem. 48. Malheur à celui qui agit frauduleusement, en faisant l'œuvre de Dieu. Ces paroles ne peuvent être plus justement appliquées qu'aux Religieux lâches, & qui s'acquittent avec peu de ferveur & d'exactitude de leurs observances. Malheur à celui qui agit frauduleusement avec Dieu! Et quel est cet ouvrage? Mais quel autre peut porter à plus juste titre ce nom, que les exercices de la vie Religieuse, puisque c'est ce que Dieu attend de ceux qui sont appelez à cet état? Et qui est ce fourbe, ou cet homme de mauvaisé foi, sinon celui qui manque de s'en acquitter exactement & avec ferveur; qui fait profession d'un état sans en remplir les de-voirs? *Maledictus, qui facit opus Dei fraudulenter.* Ne trompe-t-il pas la Religion, qui comptoit sur lui, comme sur un bon sujet, qui s'acquitteroit de ses obligations, & attireroit par là les bénédictions du Ciel? Ne rend-il pas inutiles les hauts desseins que Dieu avoit sur lui, par l'infidélité qu'il apporte à son service? Mais ne se trompe-t-il pas lui-même, en portant le nom de Religieux, & s'acquittant si lâchement des devoirs qui sont attachez à sa vocation? *Maledictus, qui facit opus Dei fraudulenter.*

Des Reli- gieux lâ- ches & sans ferveur.

Qui Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei. Ad Rom. 8. La ferveur naît de la parfaite docilité aux mouvemens & aux inspirations du Saint Esprit. Lorsqu'une ame est libre des affections corrompues, & animée du feu de la charité, du moment que le Saint Esprit lui parle, elle se porte avec promptitude à tout ce qu'il desire; & comme c'est le Saint Esprit, qui en s'unissant à nos ames pour en prendre la conduite, nous fait enfans de Dieu, du moment que les puissances sont aussi dociles à ses inspirations, que les organes & les membres du corps sont souples aux volontez de l'ame, nous sommes véritablement animez de son esprit, & ensuite les parfaits enfans de Dieu. *Qui Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei.*

D'où naît cette ferveur d'el- prin.

PARAGRAPHE QUATRIÈME.

Passages & pensées des Saints Peres sur ce sujet.

Non satis est rectè facere, nisi etiam maturare adjicias. Ambros. lib. 1. c. 5. de Abraham. *Nescit tarda molimina Spiritus Sancti gratia.* Idem. *Quantumcumque hic vixerimus, quantumcumque hic profecerimus, nemo dicat, sufficit*

CE n'est pas assez de faire bien ce que l'on fait, si vous n'ajoutez qu'il faut se hâter de le faire le plutôt que l'on peut. La grace du Saint Esprit ne sçait ce que c'est que ces lents efforts, & ces longs retardemens. Quelque long qu'ait été le temps de notre vie, & quelque progrès que nous ayons fait dans la vertu,

mihî, justus sum; ubi dixerit, sufficit, ibi hæsit. August. in Psalm. 69.

Solus amor est, qui difficultatis nomen erubescit. Idem.

Memento quia regnum cælorum, non tepidi, non desides, sed violenti rapiunt. Idem.

Cordis dilatatio, justitia est delectatio. Idem.

Promptitudine nobis opus est, ardore multo, animo ad mortem exposito, alioqui non licet cruci confixum regem assequi. Chryost. Homil. 31. ad Popul.

Quò amplius quisque vita cælestis dulcedinem degustat, eò amplius fastidit omnia que placebant in infimis. Beda, Homil. de Transfiguratur.

Fervorem esse existimo cupiditatem vehementem, stabilem, constantem, placendi Deo in omnibus. Basil. in regul. minorib.

Magna operatur amor; si renuit operari, amor non est. Gregorius.

Non numero, & laborum magnitudini Deus mercedem reddat, sed alacri proposito, atque ferventissima voluntati. Joan. Climac. præfat. in scal.

Anima que amat ardentius, currit velocius, & citius pervenit; perveniens, non dico repulsionem, sed nec cunctationem patitur. Bernard. Serm. 3. in Cantic.

Multò facilius reperias multos seculares converti ad bonum, quàm unum quempiam de religiosis transire ad melius. Idem, Epist. 96. ad Richardum Fontanensem Abbatem.

Rarissima avis est, qui de gradu, quem semel attingerit, vel parum ascendat. Idem.

Ignis & tepiditas non in uno domicilio commorantur, præsertim cum tepiditas ipsi Domino solet vomitum provocare. Idem, Serm. 3. de Ascens. Domini.

Amor exarsuat, seipsum non capit, immensitatem Dei amulatur, dum metam nescit ponere affectui. Gilbertus Abbas, Serm. 19. in Cant.

Abjiciamus perniciosam tepiditatem, quia Deo vomitum provocare solet. Bernard.

Explevit tempora multa, non quidem annorum numero, sed mentis devotione inextinguibili proficiendi. Idem.

Quantum nos apposuerimus ad diligentiam, tantum Deus addet ad gloriam. Cæcilius, Homil. 3. ad Monach.

Fidelis est servus qui fervorem suum servat inextinguibilem, & in dies usque ad finem vite sue, ignem igni adjicere, fervorem fervori, desiderium desiderio, & studium studio nunquam desit. Joan. Climac. grad. 1.

Si dederis te ad fervorem, invenies magnam pacem, & senties leviores labores. De Imitat. Christi, l. 2. c. 20.

Dominus dormit tepidis, vigilat perfectis. Ambrosius.

Qui singis laborem in præcepto? an non factus in præcepto labor, onus leve, suave jugum, crux innunda? Bernard. in declamat.

Et invenietis requiem animabus vestris, mira novitas! tollens jugum invenit requiem. Basil. in Psalm. 29.

Dormientibus nobis, & pigre agentibus, dormire dicitur Deus. Basil. in Psalm. 29.

que personne ne dise, c'en est assez pour moi, je suis assez juste: car là où il dira, c'est assez, c'est là qu'il commence à se lasser & à s'arrêter dans sa course.

Le véritable amour de la justice a honte d'entendre dire qu'il y a de la difficulté à l'acquiescer.

Souvenez-vous que ce ne sont pas les âmes tièdes ni les lâches qui ravissent le Royaume des Cieux, mais celles qui se font violence.

La dilatation du cœur est la delectation de la justice.

On a besoin de diligence, de promptitude, & de travailler avec ardeur, & d'un courage prêt à souffrir la mort; car il n'est pas permis autrement d'être de la suite de notre Roi Jésus-Christ crucifié.

Plus une personne goûte les douceurs & les délices de la vie céleste, plus elle a de dégoût des fades plaisirs qu'elle goûtoit auparavant dans les choses d'ici-bas.

Je crois que la ferveur n'est autre chose qu'un desir violent, constant, empressé & ardent de plaire à Dieu en toutes choses.

L'amour, quand il est véritable, entreprend & exécute de grandes choses; & s'il refuse d'agir & d'entreprendre, dès-là ce n'est plus un véritable amour.

Ce n'est ni la multitude, ni la grandeur des travaux, que Dieu recompense; mais la généreuse ardeur d'une volonté fervente, qui entreprend avec joye, & qui se porte à tout faire pour son service.

L'âme qui aime Dieu plus ardemment, marche plus vite dans la voye de la perfection; elle y arrive plutôt; & afin d'y parvenir, elle ne peut souffrir le moindre obstacle, ni le moindre retardement.

Il est plus aisé de trouver dans le siècle plusieurs personnes qui se convertissent tout de bon, & qui d'une vie déréglée passent à une vie sainte & vertueuse, que non pas un Religieux qui de lâche, & de négligent dans ses devoirs devienne plus régulier & plus fervent.

C'est une chose assez rare, qu'une personne qui est parvenue à quelque degré de vertu, s'élève à une plus haute perfection.

L'ardeur du feu sacré ne peut subsister avec la tiédeur dans un même lieu, vû particulièrement que la tiédeur a coutume d'exciter dans Dieu, ce qu'il appelle lui-même un vomissement par lequel il rejette de son cœur une âme tiède.

L'amour divin cause une bouillante ardeur, qui fait qu'il ne souffre plus de bornes, qu'il s'étend & participe à l'immenité de Dieu, & ne met point de fin, ni de terme à ses desirs.

Quittons cette pernicieuse tiédeur, qui cause dans Dieu un dégoût, & lui fait rejeter une âme, comme un mets dont on a de l'horreur.

Il a rempli la course d'une longue vie, non par le nombre des années, mais par la ferveur d'un desir infatigable de toujours croître & d'avancer dans la vertu.

Plus nous augmenterons notre ferveur & notre diligence, plus Dieu augmentera notre gloire & notre récompense.

Celui-là peut être appelé serviteur fidèle, qui consacre sa ferveur au service de Dieu, sans la laisser éteindre ni se ralentir: mais au contraire qui l'augmente jusqu'à la fin de sa vie, qui ne cesse d'ajouter ferveur sur ferveur, un nouveau feu au premier, & de nouveaux desirs de sa perfection.

Si vous vous appliquez au service de Dieu avec ferveur, vous jouirez d'une grande paix intérieure, & vous rendrez votre travail plus supportable & plus doux.

Le Seigneur s'endort, pour ainsi dire, à l'égard des personnes tièdes; mais il veille sur ceux qui sont parfaits, ou qui tendent avec ferveur à la perfection.

Pourquoi vous figurez-vous de la peine à accomplir le précepte? n'est-ce pas un travail imaginaire, un fardeau léger, un joug doux que Dieu nous impose?

Portez ce joug, & votre âme jouira du repos qu'elle souhaite. Quelle agréable surprise! celui qui prend ce joug, trouve du repos.

Lorsque nous sommes lâches & comme assoupis, par une négligence criminelle, Dieu semble aussi s'en-

Oblata Deo, non pretio, sed affectu placent.
Salvian. lib. 1. de Eccl. Cathol.

Fervor & profectus noster quotidie debet crescere; sed nunc pro magno habetur si quis primis fervoris partem possit retinere. De Imit. Christi, l. 1. c. 2.

dormir à notre égard, comme s'il ne pensoit point à nous.

Ce que nous offrons à Dieu, ne lui est pas agréable par le prix de la chose; mais par l'affection avec laquelle nous l'offrons.

Notre ferveur & notre progrès dans la vertu, devoit croître chaque jour; mais maintenant on compte pour beaucoup, si l'on conserve une partie de la ferveur avec laquelle on servoit Dieu au commencement.

PARAGRAPHE CINQUIÈME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

Définition de la ferveur.

LA ferveur proprement est un désir ardent & efficace d'accomplir en toutes choses la volonté de Dieu; ou bien une prompte volonté qui nous porte au bien, & à remplir les devoirs de notre vocation. S. Thomas & d'autres Theologiens la confondent avec la devotion, comme nous l'avons déjà remarqué, & en ce sens ils disent que la devotion est une ferveur furnaturelle, qui vient de la charité divine, & qui fait que ceux qui en sont touchés, se portent avec joye & avec promptitude, à exécuter les volontés de Dieu. De sorte qu'elle est opposée au vice de la paresse, qui est une tristesse spirituelle, qui rend le Chrétien pesant, endormi, qui n'a que de l'ennui & du dégoût du service de Dieu.

D'où vient le nom de ferveur.

Le mot de ferveur est une métaphore prise de l'eau, lorsqu'on l'a mise sur le feu; avant que cette eau soit échauffée par la chaleur, elle ne se remue point, & elle demeure sans agitation; mais à mesure qu'elle reçoit la chaleur du feu, elle bout, elle se remue, elle s'agite, & si on ne l'empêche, elle sort hors de son vase, & se répand. Il en est de même d'une ame qui est échauffée par le feu d'une sainte & ardente charité; elle ne demeure plus dans l'inaction & dans l'oïveté où elle étoit auparavant; il faut qu'elle s'occupe, qu'elle agisse, & qu'elle sorte hors de soi-même par la pratique des vertus. Ainsi, la ferveur n'est autre chose que la charité même, & l'amour de Dieu; mais qui est plus ardent qu'il n'est dans le commun des hommes, & qui se fait connoître par ses actions, & par le mouvement qu'il se donne pour exécuter ce que Dieu demande de nous.

En quoi consiste proprement cette ferveur au service de Dieu.

Cette ferveur ne consiste pas dans des consolations sensibles, & dans des goûts intérieurs que ressentent ceux qui commencent à servir Dieu; ce n'est pas même une facilité de pratiquer le bien sans résistance, ou sans contradiction du côté de la chair; en sorte qu'on se porte sans peine, & sans répugnance à tout ce qui est de notre devoir; car on peut conserver la ferveur en souffrant des ariditez, des désolations, & des difficultés extrêmes; mais elle consiste, dit Saint Basile, dans un désir véhément, constant, qui n'est ni lâche, ni inutile: *Fervorem esse existimo, cupiditatem vehementem, stabilem, constantem, placendi Deo in omnibus.* De là vient qu'on distingue deux sortes de ferveur, l'une de ceux qui commencent à se donner à Dieu, & qui dans les premières ferveurs de leur conversion, se montrent quelquefois plus ardens que ceux qui sont d'une vertu consommée, & se portent avec impetuosité aux choses mêmes les plus difficiles; mais cette ferveur n'est pas de longue durée; comme un

feu qui s'évapore, & puis s'éteint en peu de temps; l'autre sorte de ferveur est celle des personnes plus avancées, qui est plus constante, & naît d'une vertu solide, & d'une charité à l'épreuve de tout.

On ne peut mieux représenter, & expliquer les effets de la ferveur, que par la ressemblance qu'elle a avec le feu, d'où elle tire son nom, & dont elle semble emprunter les qualitez: car 1°. le feu luit & éclaire, & un Chrétien fervent donne bon exemple à tout le monde, & répand par tout la lumière de sa vertu. 2°. Comme le feu est extrêmement actif, & ne peut demeurer en repos, de même un homme fervent ne peut demeurer oïssif, & ne se laisse jamais de travailler pour Dieu; ne dit jamais c'est assez, mais souhaite toujours de faire davantage. 3°. Le feu croît toujours à mesure qu'il trouve de la nourriture, & qu'on lui fournit de la matière. Ainsi un homme fervent s'avance toujours, & va de vertus en vertus. 4°. Enfin, le feu échauffe tout, & communique sa chaleur à tout ce qui l'approche, & un homme fervent inspire son activité, & communique son ardeur à tous ceux avec qui il a commerce.

Les effets de la ferveur.

Les motifs les plus capables d'exciter & d'entretenir cette ferveur, sont 1°. La grandeur du Maître que nous avons l'honneur de servir, qui est Dieu même, qui ne peut souffrir de lâches à son service, non plus que les autres Maîtres. 2°. La pensée de la présence de Dieu qui voit tout ce que nous faisons pour lui, comme la présence d'un Souverain & d'un Général d'armée, inspire du courage aux soldats qui combattent pour leurs intérêts. 3°. L'espérance de la récompense que nous attendons de nos services, puisque c'est un bonheur éternel que nous espérons de lui. 4°. Sans la ferveur nous ne pouvons long-temps demeurer fideles au service de Dieu, parmi tant de dangers & d'ennemis de notre salut, & de tentations qui nous viennent de tous côtés.

Pour bien comprendre ce que c'est que la tiédeur, qui est un état si dangereux, & dont le Fils de Dieu même témoigne avoir de l'horreur; il faut remarquer, que dans le Christianisme il y a trois sortes de Chrétiens. Les premiers donnent tout au monde & à ses maximes: les seconds au contraire donnent tout à Dieu, & aux maximes de l'Évangile. Les uns & les autres ne se partagent point à deux maîtres, & ne le peuvent, ni ne le veulent faire; mais il y en a d'autres, qui, quoi qu'ils fassent profession de vertu, prétendent accommoder Dieu & le monde, & se partagent à tous les deux, suivant les maximes de l'un & de l'autre, & en goûtant les douceurs, & ce qu'ils ont de commode;

Les motifs qui nous doivent enflammer à servir Dieu avec ferveur.

De la tiédeur, qui est opposée à la ferveur.

commode : ce sont ceux-là qu'on appelle tiédés au service de Dieu. Ainsi la tiédeur est un certain relâchement dans la piété, une volonté languissante pour le bien, & la racine ou le commencement du vice de la paresse, qui est compté entre les pechez capitaux. Cet état n'est pas tout-à-fait opposé à la charité, laquelle subsiste encore dans un cœur languissant, qui n'est pas tout-à-fait froid dans l'amour de Dieu, ni mort à la grace, mais entre-deux, comme une eau s'appelle tiède, qui n'est ni chaude, ni froide, mais qui tient de l'un & de l'autre.

La tiédeur donne un grand sujet de douter si on est en grace, & si on a la charité.

C'est un grand sujet de crainte & d'humiliation, de ne pouvoir s'assurer d'être dans l'état de grace ; mais d'avoir beaucoup plus de sujet d'en douter. Un Chrétien fervent craint de n'y être pas : mais il espere beaucoup plus qu'il ne craint, parce qu'il a bien des raisons de croire qu'il y est, & ainsi sa crainte ne le décourage point. Mais un homme lâche a de grandes raisons d'en douter : & ainsi il a beaucoup plus à craindre qu'à esperer. La raison est, que la grace est à notre ame, ce que notre ame est à notre corps : l'ame dans notre corps, est un principe continuel d'actions de la vie naturelle ; la grace ou la charité, (car on ne distingue point ici ces deux choses) doit être un principe continuel d'actions d'une vie surnaturelle : quand on ne voit plus dans un corps aucun mouvement d'une vie naturelle, on a raison de juger que l'ame n'y est plus ; quand on ne voit plus dans une ame aucun mouvement de cette vie divine & surnaturelle, on a aussi raison de juger que la grace n'y est plus, & que cette ame est morte. Or quelles actions divines & surnaturelles fait une ame tiède & lâche ? peut-elle répondre qu'elle en fait une seule ? La nature, l'humeur, la passion, la vanité, l'intérêt, le respect humain ne sont-ils pas le principe de toutes ses actions ?

Les causes de la tiédeur.

Il y a plusieurs principes d'un mal si dangereux. Le premier est un défaut de foi, à l'égard des veritez éternelles. Ainsi la langueur de notre vie vient d'ordinaire de la langueur de notre foi, & le remede à ce mal est de ranimer notre foi par la consideration de ces grandes veritez. Le second vient de ce que nous nous laissons trop occuper ou de nos affaires, ou de nos plaisirs. L'esprit partagé & dissipé par l'embarras des affaires se relâche aisément dans les devoirs de piété. Le remede est de faire sa principale affaire des devoirs de sa Religion. Le troisième principe de la tiédeur est l'exemple des autres. Il est peu de gens, même des plus reguliers, qui ne se relâchent en quelque chose ; on s'autorise de leur exemple dans ces petits relâchemens, pour s'en permettre de plus grands. Le remede est de regarder les vertus des autres pour les imiter, & non point leurs fautes, si ce n'est pour les éviter. Enfin, le quatrième principe vient de notre lâcheté, jointe à la difficulté de la vertu. Le

remede est de se souvenir que le Fils de Dieu nous assure que son joug est doux, & l'expérience nous en convainc, quand on le porte avec ferveur.

Il y a plusieurs marques pour connoître si on est tiède, & dans le relâchement. En voici les principales. La première est une grande facilité à ômettre ses exercices de piété, pour le moindre sujet, & à la moindre occasion. La seconde est la negligence avec laquelle on s'acquie de ces mêmes devoirs, en deshonrant Dieu par les actions mêmes ; par lesquelles on prétend l'honorer. La troisième est une dissipation continuelle dans laquelle vivent les ames tiédées, un étrange libertinage de cœur & d'esprit, qui fait qu'on se répand indifferemment sur toutes sortes d'objets, vains & frivoles, ne se faisant aucune violence pour arrêter les égaremens de ses sens. La quatrième, une habitude de faire la plupart de ses actions sans reflexion & sans intention, agissant presque toujours par humeur ou par passion. La cinquième est une negligence d'acquieir les vertus chrétiennes, & de combattre les passions qui leur sont contraires. La sixième est une negligence des petites choses, d'observer les petites pratiques, d'éviter les petites fautes.

Les marques de la tiédeur.

Les saints Peres ont beaucoup parlé de ce vice, & sur-tout Cassien dans ses Conférences, où il dit que les anciens Solitaires, dont il rapporte les sentimens, le croyent tres-dangereux, & un de ceux dont on a plus de peine à se corriger. Or on n'entend point par cette tiédeur ou lâcheté, la paresse, dans le sens qu'on la prend communément, pour l'oisiveté, ou la fainéantise qui aime le repos ; nous entendons une lâcheté opposée à la vigilance, & à la ferveur des ames vertueuses, qui sont continuellement attentives à leurs devoirs. La vigilance que Notre-Seigneur recommande tant, leur donne une vigueur & une fermeté pour correspondre à Dieu fidellement, & s'acquieir pleinement du devoir de serveurs zelez, qui veulent contenter en routes choses leur maître. Or ce vice de la tiédeur & de la lâcheté est difficile à reconnoître, & n'est apperçu que par les ames ferventes, & qui apportent du soin, de la diligence, & de l'exacritude au service de Dieu. C'est ce que le Sauveur vouloit dire par ces paroles : *Heureux les serveurs, que le Maître à son arrivée trouvera qui veillent.* Car les serveurs vigilans ne sont pas seulement ceux qui se gardent d'outrager leur Maître, & qui ne lui font point de tort ; ce sont ceux qui sont jour & nuit attentifs à lui plaire, à procurer le succès de ses affaires, à ménager & à faire profiter son bien. Ainsi quand une personne voudra reconnoître si elle est dans cette lâcheté, ou si elle en est exempte, elle doit regarder si outre le soin de rouler dans les actions ordinaires de son état, elle apporte au service de Dieu une continuelle application à se recueillir, & à tendre sans relâche à une plus haute perfection.

Ce qu'on doit entendre par la tiédeur, & la lâcheté.

PARAGRAPHE SIXIÈME.

Les endroits choisis des Livres spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

Comme la ferveur des premiers Chrétiens est dimi-

LA pureté de la Religion, toute incorruptible qu'elle est, ne laisse pas de se flétrir, & de s'alterer dans le déclin des temps parmi les fideles ; soit que tout ce qui se passe

par l'esprit de l'homme contracte de l'impureté, & qu'il se glisse de l'imperfection en tout ce qu'il fait, même dans les choses les plus saintes ; soit que naturellement on se lasse dans

nuée, & que le relâchement des mœurs s'est intr-

duit insensiblement.

l'exercice de la vertu, par l'opposition qu'elle a aux inclinations naturelles; soit enfin que la grace ait attaché de la ferveur à l'esprit nouveau du Christianisme dans les premiers siècles de l'Eglise qui se soit refroidie dans les derniers; il est évident que le relâchement de nos mœurs, est un effet de la vieillesse: car combien avons-nous vu d'Ordres saints dans leur origine, fervens dans leur commencement, admirables dans leur progrès, & parvenus à une haute perfection, avoit enfin dégénéré dans la suite, en une dissolution si effroyable, qu'on n'y reconnoissoit aucun vestige de leur premier état, parce que l'inconstance est une des faiblesses des plus ordinaires à l'homme. Combien l'Eglise même, qui est immuable dans ses maximes, par la fermeté de son fondement qui est Jésus-Christ même, a-t-elle senti d'alteration dans ses membres? *Le Pere Rapin, dans le livre de la Foi des premiers siècles.*

Continuation de ce relâchement.

Où voit-on aujourd'hui des traces de cette foi vive & ardente, qui animoit autrefois les premiers Chrétiens? Que sont devenus ces miracles de constance, de fermeté, de désintéressement, de renoncement à soi-même, & de tant d'autres vertus, qui ont été les premiers fruits de la foi dans sa naissance? Où est le temps que l'on comptoit les souffrances & les humiliations parmi les prospérités de la vie? Dans la vie qu'on mène aujourd'hui, qui est-ce qui pense comme il faut, à la fin pour laquelle il a été créé? Qui est-ce qui se considère en cette vie comme un voyageur banni de son pays, & qui gemit de s'en voir éloigné? Enfin où trouve-t-on aujourd'hui de la Religion, de la manière dont on vit dans le monde, où toutes les véritables marques de la piété sont presque détruites dans les mœurs des Chrétiens? *Le même.*

De la ferveur des Chrétiens des premiers siècles.

L'esprit nouveau des premiers siècles donnoit une ferveur aux Fideles de ce temps-là, qu'on ne connoit plus dans le déclin des derniers siècles. Cette ferveur étoit une plus grande fidélité aux graces, un plus grand attachement aux intérêts de la gloire de Dieu, un soin plus exact à observer l'Evangile dans sa pureté, une haine du péché plus déclarée, une ardeur à la priere plus constante, une attention plus grande à son salut, & plus de vigilance dans ses devoirs. Mais cet esprit s'est tellement affoibli dans la vieillesse du monde, que les traces en sont presque toutes effacées. *Le même.*

La grandeur du Maître que nous servons doit animer notre ferveur à son service.

Ad Rom. 12.

L'Apôtre S. Paul exhortant les fideles à ne jamais se relâcher dans la pratique de leurs devoirs, ne crût pas pouvoir employer des motifs plus propres à ranimer cette ferveur toujours nouvelle, que de les faire souvenir que c'étoit le Seigneur Tout-puissant qu'ils servoient: *Spiritu ferventes, Domino servientes.* D'où je conclus, que selon la pensée de l'Apôtre, la mesure de la grandeur du Maître que nous servons, doit être la mesure de notre ferveur. Or quelle est la mesure de la grandeur de Dieu? n'est-ce pas de n'en avoir aucune, & de ne pouvoir être bornée, ni par le temps, ni par les lieux? & par conséquent le service qui lui est dû, ne doit-il pas au moins tenir quelque chose de son éternité, & de son étendue? Le véritable Chrétien ne doit jamais mettre de bornes à sa ferveur, & au zèle de sa perfection. Pourquoi? parce que quelque progrès qu'il puisse faire dans

l'état de perfection, il lui reste toujours bien du chemin à faire avant que d'être arrivé au but que le Fils de Dieu lui a marqué. *Tiré d'un Sermon manuscrit.*

La devotion & la piété s'affoiblit & se perd insensiblement. On s'endort pendant que la lampe & le feu brûlent; mais l'huile se consume pendant le sommeil, & le feu se couvre de cendre. On se trouve en s'éveillant froid comme le marbre, & dans des tenebres qui ne laissent entrevoir aucun secours. On avoit des mouvemens de piété, & de zèle, lorsque la conscience a commencé à dormir; mais tout s'éteint insensiblement, la connoissance s'affoiblit, la ferveur diminue, & s'exhale; le zèle se perd; on devient froid pour Dieu; de cette froideur on passe dans l'erreur & dans le péché; & souvent on ne trouve plus ni lumière ni remède à son mal. *Auteur anonyme.*

C'est un homme attaché à son devoir, au milieu même de la corruption du monde, toujours attentif à ses obligations les plus indispensables. Il ne se contente pas d'éviter les vices de son état, il s'efforce encore d'en acquérir toutes les vertus, persuadé que la tiédeur conduit au relâchement, & le relâchement au désordre. Un travail assidu lui fait vaincre tous les obstacles qu'il trouve à sa perfection, & comme les perils de se corrompre & de se pervertir sont continuels, la précaution est toujours agissante pour en triompher. *Dans le Recueil des Pièces présentées à l'Académie, en l'année 1703.*

L'ame toute immortelle qu'elle est de sa nature, a cependant, par rapport à ses vertus, certaines faiblesses, & certaines déficiences qui marquent de la caducité, aussi-bien que le corps. Il y a toujours quelque chose en nous qui se perd de notre premiere vigueur: un âge est le tombeau d'un autre âge, & insensiblement la nature s'épuise & vient à manquer. Combien d'âmes ferventes ne voit-on pas dans les maisons religieuses, se relâcher peu à peu, & tomber dans une criminelle nonchalance, jusqu'à ne pouvoir presque plus s'élever vers Dieu, ni porter leur vûe vers les biens célestes? De là cette pesanteur de corps, & encore plus d'esprit & de cœur; de là ces prétextes d'infirmité, ces faiblesses prétendues, ces ennuis des austérités, cette aversion des pratiques humiliantes & pénibles. Tout vieillit presque en elles: l'esprit de la religion s'y affoiblit peu à peu, & quelquefois sans qu'elles s'en apperçoivent, &c. *Pris d'un Sermon manuscrit attribué au Pere de la Rue.*

Entre ces deux extrêmes du froid & du chaud, il y a un milieu, qui participe de l'un & de l'autre: c'est le tiède, que le Sauveur abhorre dans ceux qui veulent être à son service, & qu'il menace de ses plus severes vengeances. Ce qui néanmoins paroît avoir quelque difficulté: car qu'est-ce que la tiédeur, qu'une chaleur qui commence à s'introduire? Or Dieu condamne-t-il dans les hommes les commencemens du feu céleste de son divin Esprit? Qu'est-ce que la grace même, sinon un commencement de chaleur, puis que nous ne sommes jamais assez ardens au service de Dieu, & qu'il y a toujours des imperfections & des défauts qui refroidissent notre piété? Le Pere des miséricordes, qui est la bonté & l'indulgence même, bien loin de rejeter avec rigueur ceux qui ont quelque commencement de sanctification, ne les

Comme la pierre se perd, & la tiédeur succède à la ferveur.

Ce que c'est qu'un Chrétien fervent.

Relâchement dans la vertu & dans la vie spirituelle.

De la tiédeur dans le service de Dieu.

supporte-t-il pas au contraire charitablement dans leur foiblesse? ce ne sont donc pas les infirmes & les imparfaits, que le Fils de Dieu veut marquer ici par la qualité de tiédés. Pour comprendre ceci, il faut remarquer que par la tiédeur, on n'entend pas un progrès du froid au chaud: car à parler proprement, un progrès n'est pas un état; au contraire, c'est un passage d'un état à un autre, un mouvement qui pousse une chose, & qui la fait changer d'état & de situation à chaque moment, pour lui en donner une différente. Or telle est la nature de la piété des Fidéles: c'est un progrès qui avance leur sainteté tous les jours. Ce n'est qu'une chaleur en partie: mais cette chaleur s'augmente & s'enflamme de plus en plus par un heureux accroissement. Par la tiédeur donc, il ne faut pas entendre un progrès, mais un état: lorsque l'eau à demi échauffée seulement, en demeure là, & ne reçoit point d'autre chaleur; ce qui se fait en deux manières, ou quand l'eau, qui est naturellement froide, vient à s'échauffer un peu, sans s'embraser davantage; ou lorsque l'eau, qui étoit bouillante, vient à se refroidir, & à perdre une partie de sa chaleur sans se rétablir dans son degré précédent. C'est de la sorte qu'il faut concevoir cette tiédeur, que le Sauveur déteste: car il veut signifier par là, l'état de ceux qui en demeurent à une dévotion foible & languissante. Les tiédés donc précisément sont ceux qui en demeurent à un milieu blâmable entre le bien & le mal; qui ne veulent être ni tout-à-fait à Jesus-Christ, ni tout-à-fait au monde, mais se partager entre l'un & l'autre, tâchant de s'accommoder & de s'entretenir entre tous les deux. *Tiré d'un Auteur anonyme.*

Grand Dieu! est-ce ainsi que l'on vous sert? ou est-ce ainsi que l'on sert le monde? L'homme n'est-il vis & sensible que pour le crime? & croit-il donc se dégrader en vous aimant? Son cœur si grand, si magnanime n'est plus qu'un cœur abattu dans la piété. S'il sert le monde, rien ne lui coûte; il court, il vole à l'impossible; il se dévoue, il brûle & se consume aux pieds de ses idoles; & devant vous, Seigneur, sa force l'abandonne, tout son feu s'éteint, & il semble qu'il lui suffise de vous aimer pour montrer toute sa foiblesse. *L'Abbé Mongin, dans un discours qui a remporté le prix.*

Si l'ame negligente n'est pas encore tombée dans le péché, attendez un peu, & vous verrez sa chute; elle ne tient plus qu'à un fillet de vie, que le moindre mouvement peut rompre; qu'à une étincelle de charité, que le moindre souffle peut éteindre: c'est la lampe qui fume, & qui ne rend plus qu'une clarté mourante; c'est le Lazare languissant, il mourra bientôt... *Quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore meo.* Si vous étiez de ces cœurs froids & insensibles, votre insensibilité même pourroit m'attendrir: des misérables qui se perdent sont plus dignes de ma pitié, que de mes vengeances. Mais je connois vos œuvres: vous n'êtes ni de ceux qui m'aiment, ni de ceux qui me haïssent: vous ne m'intéressez ni du côté de ma compassion, ni du côté de mon amour: vous voudriez seulement ménager tout à la fois votre salut & vos plaisirs, & joindre ainsi la sécurité & l'indolence. *Auteur moderne.*

La negligence est une grande marque du dégoût, & le dégoût une grande disposition

au changement; on quitte bientôt les choses qui ne plaisent plus, & un cœur dégoûté ne sera pas long-temps fidèle... Qu'y a-t-il de plus terrible qu'un état qui nous approche insensiblement du mal, qui nous ôte l'horreur du péché, & qui dispose la volonté à le commettre? Telle est la disposition de ces hommes imparfaits, ou pour mieux dire, de ces cœurs à demi corrompus, qui disputent sans cesse entre la loi & la dispense; qui tâchent de faire une espece de composition avec le Seigneur, & sous prétexte qu'ils lui obéissent en quelques points importants, se font un titre pour lui déplaire dans tous les articles qui sont de moindre conséquence. Etat souvent plus dangereux que celui des plus déterminez pecheurs, & où l'on se trouve enfin plus éloigné du salut, que si l'on étoit d'abord entré dans les voyes les plus criminelles. *Le même.*

Si l'homme étoit sensible aux liberalitez de son Dieu, il ne se rendroit pas seulement à ses ordres, il suivroit ses conseils; le précepte suffiroit à son obéissance, & non pas à son zele; on le verroit exact dans les moindres, comme dans les plus importants devoirs, encouragé par la facilité des uns, animé par la grandeur des autres. Mais que doit-on attendre d'un homme peu reconnoissant? Il plie sous le faix des grandes obligations, & il méprise les petites observances, trop foible à son gré, pour s'acquitter comme il doit des premières; trop negligent pour faire attention aux secondes, & toujours injuste de ne pas accomplir toute justice. *Le même.*

Cet homme tiède & negligent au service de Dieu, sera puni de sa negligence; une indifférence a été la faute, une indifférence sera la peine: le Seigneur lui est à charge; il est à son tour à charge au Seigneur. Cette ame, qui n'est ni assez loin de Dieu pour être frappée d'un froid mortel, ni assez près pour être émuë de ses saintes ardeurs, n'éprouve ni les utiles reproches du péché, ni les témoignages consolans de la vertu. Dans cet état de défaillance & de langueur, on ne la connoit plus; elle ne se connoit plus elle-même; est-elle en grace, ou n'y est-elle pas? tombera-t-elle dans le desordre, ou n'y seroit-elle point déjà tombée? Qu'on est prêt de perdre Dieu, quand on a tant de raison de douter si on l'a perdu! *Le même.*

Nous commençons déjà à nous pervertir, quand nous devenons languissans dans la voye de Dieu; c'est là le premier pas qui nous conduit à la mort. Languissans, dit Saint Bernard, non pas de cette langueur de charité, semblable à celle de l'Épouse des Cantiques. Non, dit le même, d'une simple langueur d'aridité, telle qu'étoit celle de David, quand Dieu retiroit ses consolations, & sembloit l'abandonner à lui-même; ce qui lui faisoit dire: *Languerunt oculi mei pro inopia.* Mais d'une langueur d'infirmité, qui est criminelle & volontaire; d'une langueur que nous ne pouvons imputer qu'à nous-mêmes, & qui par un principe de lâcheté, fait que nous secouons le joug de l'exacritude chrétienne; que nous negligons les exercices de piété; que nous quittons l'usage de la prière; que la penitence nous fait horreur; que nous nous éloignons des Sacremens; que nous ne pratiquons plus de bonnes œuvres; que ce qu'il y a dans la Religion nous semble pesant; que nous ne servons plus Dieu en es-

vaite disposition d'une personne tiède au service de Dieu.

Ce qui fait un Chrétien fervent.

Comme Dieu se comporte envers les personnes tiédés à son service.

On commence à se pervertir par la tiédeur.

Psal. 87.

C'est une indignité de servir Dieu avec lâcheté.

Le danger où est l'ame tiède & negligente de tomber dans quelque péché grief.

Apocal. 6. 3.

Le malheur & la mau-

prit & en verité. C'est ainsi que Saint Bernard dépeint cette langueur spirituelle, & Dieu veuille que vos experiences ne vous fassent sentir plus que ce qu'il vouloit vous apprendre. *Le P. Bourdaloue, dans les Sermons imprimés sous son nom. Sermon pour le Vendredi de la quatrième semaine du Carême.*

Comme cet état de tiédeur & de langueur est dangereux, il faut se prémunir, & y apporter le remède.

Cette langueur est un état pernicieux à l'homme, parce qu'elle est une de ces maladies de l'ame, pour qui les remèdes les plus forts ne sont pas trop souverains, & que cet état est une opposition directe à la grace de la penitence, qui au lieu de ces saintes frayeurs qu'elle devoit exciter en nous, n'y substitue que de vaines craintes qui ne produisent rien; il faut donc prévenir cette langueur par les plus saintes reflexions du Christianisme; se munir contre elle par les prières & par la vigilance. Dans ces langueurs même involontaires, qui ne sont pas criminelles, bien loin de nous rebuter de la piété, nous devons au contraire nous exciter à une ferveur & à une regularité plus grande qu'auparavant; agir de la sorte, c'est préférer le solide de la devotion au sensible, c'est avoir les sentimens les plus genereux; parce que souvent celui qui sert Dieu avec moins de goût, le sert avec plus de merite & de perfection. *Le même.*

Comment l'on vient en cet état de tiédeur.

Matt. 25.

On ne vient pas tout d'un coup en cet état de langueur; on va comme les vierges folles, dont il est parlé dans l'Evangile, d'un assoupissement léger à un profond sommeil: *Dormitaverunt omnes & dormierunt.* Une indifférence pour le salut, un mépris de certains petits devoirs, un relâchement dans le bien, une complaisance dans le mal; tout cela endort l'ame, jusqu'à la reduire à l'état de Jonas, qui dormoit au plus fort de la tempête, pendant que tous ceux qui étoient dans le vaisseau étoient en alarme; & il demeroit seul saisi d'un sommeil comme lethargique. Un Confesseur a beau conseiller, un Prédicateur a beau crier, cet assoupissement où l'on est venu par cette negligence, empêche qu'on ne se réveille à ce bruit. *Le même.*

Peinture d'un homme tiède & negligent au service de Dieu.

Voilà un juste & fidele portrait de tant de gens, qui ajoutent à leur langueur le sommeil d'une negligence affectée; qui ne veulent pas tomber dans le desordre, mais qui se soucient peu d'avancer dans la vertu; qui se relevent de leurs pechez passez, mais qui s'endorment dans une nonchalance criminelle de leurs obligations pressantes; qui ne combattent pas les veritez de l'Evangile, mais qui ne les écoutent qu'en passant; qui sous prétexte qu'ils ne sont pas aussi vicieux que plusieurs autres, ne se reprochent pas qu'il y en a beaucoup qui sont plus ardens qu'eux, & qui, pour me servir des termes du Saint Esprit, tombent dans la malediction de celui qui fait negligemment l'œuvre du Seigneur: *Maledictus, qui facit opus Domini negligenter.* *Le même, dans un autre Sermon.*

Jerem. 48
Selon la version des Septante.

Combien il est difficile de sortir de cet état de langueur.

Il est souvent plus aisé de sortir d'un peché de fragilité, que de revenir de je ne sçai quelle stupidité & nonchalance, par laquelle on s'endort dans ses devoirs. Souvent pour être tombé par fragilité, on devient plus humble, & plus attentif à soi-même, & par la raison même qu'on est autrefois tombé, on prend de plus salutaires précautions. Mais par cette tiédeur habituelle, on neglige ses devoirs, on n'a plus cette attention sur soi-même, ni cette vigilance chrétienne, que tous les Pe-

res ont toujours regardée comme la gardienne de l'innocence, & l'azile de toutes les vertus. On ne se foucie presque de rien, & quelque tempête qui s'éleve, on dort dans le vaisseau de son cœur aussi profondément, que faisoit autrefois Jonas dans celui qui le conduisoit à Tharse: *Dormiebat Jonas sopore gravi.* *Jonas 1.* Ni la crainte d'un danger present, ni la violence de l'orage, ni la proximité d'une mort certaine, ni la frayeur & les cris de ceux qui étoient dans le vaisseau, ne purent l'éveiller. Je veux dire que souvent le Ciel permet que des orages d'afflictions s'élevent, & que des tempêtes de disgraces agitent le vaisseau de notre cœur pour le faire revenir. Mais quand on est une fois endormi de ce sommeil lethargique, on ne se laisse toucher & émouvoir de quoi que ce soit. Reduit à un fatal état de stupidité, on ne se défie de rien, on ne s'observe, & on ne se met en garde contre aucun danger. *Le même.*

Pour s'étourdir sur cet état si dangereux, tout le monde regarde comme innocentes les infidelitez journalieres, que le poids seul de la corruption rend inevitables à la piété. On vit tranquillement dans ces langueurs de l'ame, sans vouloir prendre nulle précaution contre le malheur où elles nous conduisent; & cette negligence, cette indolence, cette tiédeur dans les voyes du salut, c'est ce qui a damné tant de personnes, nées d'ailleurs avec des sentimens de vertu, des inclinations pour la piété, & de saints desirs pour le Ciel. Cependant être fidele dans les moindres devoirs, ne se rien pardonner sur les plus legeres infidelitez, c'est la disposition la plus essentielle à la piété chrétienne. Elle seule fait les Justes, comme elle seule les fait perseverer dans leur justice. Il n'est point de veritable piété sans cette exactitude à remplir les plus petites choses comme les plus grandes. *Attribué au P. Massillon. Sermon sur la tiédeur.*

Cette tiédeur & cette negligence nous conduit à un malheur éternel.

Quand cet état de tiédeur n'auroit nulle part à la corruption du cœur; c'est un état fort douteux, qui ne laisse aucune sûreté, & qui est plus voisin du crime que de la vertu. En effet (Chrétiens) qui pourroit vous assurer que dans cette mollesse des mondains, que dans cette attention continuelle à chercher tout ce qui vous flatte, à combattre tout ce qui vous déplaît, à éloigner de vous tout ce qui vous gêne; qui pourroit vous assurer si l'amour de vous-mêmes n'y est point entré pour en bannir la charité? *Le même.*

L'état de tiédeur fort dangereux & douteux si on est en grace, ou non.

Si rien ne vous anime dans votre lâcheté; si les Sacremens dont vous approchez vous laissent encore dans la même tiédeur; si les mêmes veritez saintes tombent sur votre cœur, comme sur une terre aride; si vos infidelitez ne trouvent jamais de fin dans la révolution de vos miseres; si vous gardez par tout la même indolence, la même froideur, la même indifférence pour le Dieu que vous servez; si vous sortez du pied de l'autel comme vous y êtes venus, sans plus de ferveur, sans plus de force & de resolution qu'auparavant; si ce que vous étiez hier vous l'êtes encore aujourd'hui, même foiblesse, même tiédeur; si vous n'avez pas avancé un seul degré dans le bien; si tout le feu du Ciel ne sçauroit réveiller cette prétendue charité que vous croyez avoir toujours conservée: ah! que je crains que le Ciel irrité de votre assoupissement ne vous abandonne aux châtimens que vous meritez. *Le même.*

Marques quand la ferveur est entièrement éteinte.

On se flate & on s'abuse dans l'état de tiédeur.

On s'abuse dans cet état, sur ce que la conscience ne reproche rien, & c'est cette sécurité qui en fait le danger. On se croit un Saint, parce qu'on ne se porte pas à des excès honteux, qu'on ne commet pas des crimes éclatans : on se croit debout, parce qu'on n'est pas tombé de bien haut ; & l'on ne prend pas garde que dès-là qu'on ne peut marcher, c'est déjà être tombé. Votre état est peut-être plus dangereux que celui des pecheurs les plus declarez ; parce que vous ne sentez pas votre mal, & que vous ne voulez pas comprendre qu'il conduise à la mort. *Le même.*

L'état de tiédeur aboutit au crime & à la mort de l'ame.

Cet état de tiédeur & d'infidélité aboutit toujours au crime, parce que Dieu lassé de cette lâcheté, se retire de l'ame du Juste, & lui refuse ses secours. En effet, si le Seigneur cessoit de veiller sur les Justes un seul moment ; s'il les livroit à leurs propres foiblesses, bientôt ils seroient la proie du demon. La fidelité du Juste est donc le fruit de la grace de Dieu ; mais elle en est aussi en quelque maniere le principe. C'est la grace qui opere la fidelité du Juste, cela est constant ; mais il n'est pas moins veritable que c'est la fidelité qui attire la grace dans son ame. Si vous cessez d'être fidele, la grace s'arrête ; si vous ne prenez soin de remplir le vaisseau, l'huile vous manque ; si vous negligez de cultiver l'arbre, il sèche ; & on le maudit ; si vous vous refroidissez dans le service de Dieu, Dieu se refroidit envers vous ; si vous bornez la pieté que vous lui devez à certains devoirs generaux ; si le seigneur à votre égard à certains secours generaux ; & votre fidelité, pour le dire en un mot, est la regle de sa conduite envers vous. Et certes, devez-vous vous plaindre de ce procedé ? Entrez en jugement avec votre Dieu, & voyez si sa conduite est injuste : plus vous êtes attentif à lui plaire, & plus il est attentif à vous protéger : vous negligez toutes les occasions de service & de ferveur où vous pouvez lui donner des marques de votre fidelité ; il vous refuse à son tour les anciennes marques de son amour & de sa bienveillance : vous supposez avec lui tout ce que vous lui devez, toute votre attention est de mettre des bornes aux desseins qu'il a sur vous, & vous lui dites comme ce serviteur inutile, prenez ce qui vous appartient ; & si le Fils de Dieu en use de la même maniere à votre égard, trouvez-vous étrange qu'un Souverain qui tient votre sort entre ses mains, vous traite comme vous le traitez ? *Le même.*

De la froideur & du relâchement au service de Dieu.

Dieu ne nous impute pas les froideurs qui viennent de la soustraction de ses lumieres, ou simplement de la pesanteur du corps ; mais il nous impute sans doute celles auxquelles nous avons contribué par notre negligence, & nos vains divertissemens. Il veut que nous n'estimions rien tant que le don précieux qu'il nous a fait de son amour, & que nous ayons soin de l'entretenir, en lui donnant de la nourriture. C'est le commandement qu'il a fait à tous les Chrétiens, en la personne des Prêtres de l'ancienne Loi, auxquels il ordonne d'entretenir toujours le feu sur l'autel : *Ignis in altari semper ardebit.* Cet autel est le cœur de l'homme, & chaque Chrétien est le Prêtre, qui doit avoir soin de nourrir sur l'autel de son cœur le feu de la charité, c'est-à-dire, de l'entretenir par la meditation des choses célestes, & par les exercices de pieté.

Levit. 6.

Tome II.

Auteur anonyme.

Quis mihi tribuat ut sim juxta menses pristinos, disoit le saint homme Job ; où sont ces beaux jours où j'étois en faveur auprès de Dieu, comblé de ses biens, & rempli de ses graces ? J'étois incessamment éclairé de la lumiere, je marchois à la faveur de ce divin flambeau, sans craindre les tenebres & les perils ; l'onction de son esprit adoucissoit toutes mes peines, & le conseil de sa sagesse me delivroit de tous mes doutes : Je courais avec joye dans la voye de ses Commandemens, & je n'avois de satisfaction que lorsque je pouvois pratiquer la vertu, donner une aumône, pacifier un differend, pardonner une injure ; les exercices de pieté faisoient toutes mes delices ; tout secundoit mes bons desirs, & je goûtois interieurement de secretes douceurs, qui surpassoient tous les plaisirs des mondains, & toutes les voluptez sensuelles. Mais ce temps est passé, mon ingratitude à ses bienfaits en a tari la source, & pour n'avoir pas sçu profiter d'un Dieu indulgent, misericordieux & liberal, j'éprouve maintenant un Dieu sourd à toutes mes demandes. *M. de la Volpilliere, Sermon sur la fidelité à la grace.*

Douleur d'une ame dechué de la premiere ferveur.

C'est ainsi que l'on contracte cette langueur pernicieuse à la vie spirituelle, & si condamnée dans l'écriture sainte ; car comme on n'est à Dieu qu'à demi, & qu'on veut se partager entre Jesus-Christ & le monde, on tombe dans cet état languissant & tiède, où l'on n'est ni froid ni chaud, où l'on n'est ni mort ni viv. Etat si dangereux pour le salut, que je ne sçai s'il y en a de plus perilleux, & s'il ne vaudroit pas mieux pour nous d'être ouvertement déclaré contre Dieu, que d'entrer dans cette neutralité, où l'on n'est d'aucun parti, où l'on balance entre Dieu & le monde, entre le Ciel & la terre, entre la grace & le peché, entre le Paradis & l'Enfer. *Le même.*

De l'état miserable & dangereux où l'on est réduit dans la tiédeur.

Nous voyons de grands pecheurs devenir de grands penitens, & passer d'une froideur extrême, à une extrême ferveur. Mais l'experience montre qu'une ame devotte & fervente, après qu'elle est devenue tiède & languissante, bien loin de rallumer son zele, & de reprendre sa premiere vigueur, s'affoiblit & se refroidit de jour en jour. On n'arrive pas d'abord à l'impieté, & une devotion ardente ne s'éteint pas dans un instant. Elle perd peu-à-peu quelque degré de sa chaleur, & dans la suite du temps, elle se glace tellement, qu'elle tombe dans une extrême dureté, & qu'enfin elle devient insensible à toutes les atteintes de la grace, à tous les attrait de la gloire, à tous les motifs de pieté. *Le même.*

On ne voit gueres de personnes tièdes reprendre leur premiere ferveur.

Les Saints Peres parlent avec beaucoup de force & de zele contre la langueur de la vie spirituelle, parce qu'il faut beaucoup de vigueur pour aller toujours en haut, malgré le mauvais panchant de la nature corrompue qui va toujours en bas. Une ame languissante dans la vertu, devient extrêmement vigoureuse pour le vice, & dès qu'elle cesse de faire le bien, elle est disposée à commettre le mal dont elle est capable. De là vient que le serviteur inutile est reprouvé dans l'Evangile : car encore qu'il ne soit coupable d'aucun crime, on commence néanmoins déjà de prononcer l'arrêt de sa condamnation : parce que dès-là qu'il perd le courage de faire

Combien la ferveur est necessaire.

N n 3

le bien, il prendra bientôt la hardiesse de faire le mal. *Le même.*

Exhortation à la ferveur.

En faut-il davantage pour réveiller votre courage, & pour rallumer votre ferveur ? Quoi, faut-il que les enfans des tenebres soient plus éclairés dans leur conduite temporelle, que les enfans de la lumiere dans leur conduite spirituelle ? Faut-il que les hommes du siècle soient plus ardens pour des interêts frivoles, que les Disciples de Jesus-Christ pour leurs solides avantages ? Faut-il enfin que la fausse prudence l'emporte sur la veritable sagesse, & qu'on employe plus de moyens pour établir une grande fortune dans le temps, que pour se procurer une grande gloire dans l'éternité ? *Le même.*

Les avantages de la ferveur.

Quand une ame est fervente, la vertu qu'elle avoit toujours crû farouche, lui paroît désormais avec un visage charmant; tout lui devient facile; son corps a peine à suivre son cœur dans les saints mouvemens qui l'emportent, & enfin, la grace la remplit de tant de douceurs, de satisfactions & de joye, que l'état où elle se trouve, quoi qu'elle ne fasse que commencer, semble égaler, & quelquefois même surpasser celui des plus parfaits... Le monde, qui ne juge des choses que par les apparences, n'apperçoit que nos croix & nos mortifications, qui sont visibles & extérieures; mais il ne voit pas nos consolations qui sont intérieures & invisibles. *Le même.*

Les lâches au service de Dieu portent un caractère de reprobation.

Saint Jean, qui dans son Apocalypse semble faire le dénombrement des reprouvés, les partage en divers ordres; mais par qui croyez-vous qu'il commence? quelle sorte de pecheurs pensez-vous qu'il mette à la tête des autres? Vous croyez peut-être qu'il commence par les athées, par les heretiques, par les empoisonneurs? Nullement: ne sera-ce point par les infideles & les incredules? Ils ne tiennent que le second rang dans la liste qu'il en fait: & qui donc? Il met à la tête de tous les autres, les lâches & les timides: *Timidis, & incredulis, & veneficis, pars eorum erit in stagno ardentis.* Pour nous apprendre que le veritable caractère d'un reprouvé, c'est cette lâcheté de cœur, qui nous fait trouver difficile tout ce qu'on desire de nous pour le service de Dieu. *Le Pere Texier, dans son Catechisme.*

Apocal. 21.

Les effets de la tiédeur.

C'est la disposition la plus contraire où l'on puisse être pour le salut; car elle inspire au milieu des choses les plus saintes une espece de dégoût, qui refroidit l'ardeur qu'on avoit pour le bien; elle dessèche dans le cœur toute l'onction de la piété; elle y détruit la crainte de Dieu, & tous les sentimens les plus tendres de la devotion; elle rend les instructions inutiles, & empêche de les pratiquer: on se laisse tellement aller au relâchement, par cette tiédeur, qu'on ne sent plus ce qu'on avoit coutume de sentir dans l'exercice de la vertu; on neglige de se vaincre, & l'on étouffe toutes les lumieres de la grace. Voilà l'état de la tiédeur, pire mille fois que les froideurs de l'ame les plus mortelles: parce que le pecheur sent quelquefois son mal, & le tiéde ne le sent pas: sa langueur est un endurcissement aussi funeste que la mort même. C'est la tiédeur qui donne du dégoût pour la vertu, & de l'indifference pour le vice. *Le Pere Rapin, livre de l'importance du salut.*

Peinture & caractère d'une personne fer-

ve. Un homme fervent est une personne dont la volonté est tellement disposée, qu'elle se porte par tout où elle voit le bien, à peu près

comme le feu va à la sphere, & la pierre à son centre; qui n'ayant qu'une vûe qui est de plaire à Dieu, compte pour rien tout le reste, surmonte tous les obstacles, se rit des résistances des hommes, méprise leurs discours & leurs mépris, ne fait plus d'état ni des biens, ni de la santé, ni de la vie même, qu'autant qu'il plaît à Dieu, auquel elle desire de plaire. C'est une ame qui n'hésite jamais entre deux partis differens, que tandis qu'elle doute quel est le meilleur: mais dès le moment qu'elle a reconnu ce qui est le mieux, la voilà entièrement déterminée. *Le Pere de la Colombiere, Tome 2.*

venue au service de Dieu.

Ne m'avouerez-vous pas que vous êtes lâchés pour tout ce qui regarde le service de Dieu, & que son intérêt ne trouve chez vous que l'indifference, pendant que celui du monde y trouve tout le zele, & tout l'empressement possible? Ces détours & ces artifices, ces explications & ces adoucissements de la Loi de Dieu, & cette disposition où vous êtes de quitter tout ce qui regarde sa gloire, dès qu'il s'agit du moindre intérêt temporel, n'en est-ce pas assez pour vous convaincre que vous êtes des politiques aussi artificieux que déterminez contre Dieu; & enfin vous faire voir qu'on pourroit vous faire le même reproche, que Tertulien faisoit aux Politiques du Paganisme, qu'ils avoient plus d'égard pour ce qu'ordonnoit Cesar, que pour ce qu'ordonnoient leurs Dieux. *Majoris formidine Casarem observant, quam Jovem de celo. P. Bourdaloue.*

Nous embrasions bien différemment les intérêts de Dieu, & ceux du monde.

Cela fait voir que ceux qui sont nouvellement touchés de Dieu, sont capables de se porter à certaines actions de zele & de charité qui paroissent grandes: mais qu'il y a bien de la difference entre ces ardeurs, que les premiers commencemens de conversion font naître, & une piété ferme & solide. La devotion de ceux qui commencent est d'ordinaire plus ardente, parce qu'elle est plus nouvelle; mais elle se passe bientôt, lorsque les objets qui les occupoient, cessent de leur être nouveaux. Le temps affoiblit tous les sentimens, & même ceux de piété: mais au défaut de cette devotion sensible, les personnes vraiment touchées substituent une piété forte & courageuse, qui enracine les vertus, fortifie les résolutions, & qui paroissant moins vive dans le sentiment, a beaucoup plus de force & de solidité dans le fond. Nous ne devons donc pas faire grand état de tous les sentimens vifs, que des mouvemens passagers nous peuvent donner, si nous n'avons soin de les enraciner dans notre cœur, par un long exercice d'une vie chrétienne. *Tiré des Essais de Morale, Tome 5.*

La ferveur de ceux qui commencent à servir Dieu.

Origene remarque en l'Homelie 14. que Jacob, pour exagerer le peché de Ruben, fait un dénombrement de toutes ses prerogatives: *Ruben primogenitus meus, tu fortitudo mea, & principium doloris mei, prior in donis, major in imperio.* Voilà le reproche que le Sauveur aura lieu de faire aux Chrétiens, aux Ecclesiastiques, aux Religieux, & aux personnes devotes, quand elles se relâchent, & qu'elles mènent une vie indigne de leur caractère, & de leur profession. Je vous ai faits, mes chers enfans, les premiers-nez de ma croix, vous préférant à tant d'autres sur qui vous n'aviez aucun avantage: *Primogenitus meus.* Il n'y a point de dons & de prerogatives qu'on puisse comparer aux graces que je vous ai fai-

Le relâchement dans un état plus saint nous attirera plus de reproche de la part de Dieu. *Genes. 49.*

res; *prior in donis, major in imperio*. Et néanmoins méprisant tous ces avantages, vous vous laissez lâchement emporter aux torrens de la nature corrompue, qui vous entraînent en des excès, qui font honte à l'esprit & à la grace dont je vous avois gratifié. *M. Maimbourg, Sermon pour le troisieme Lundi de Carême.*

Tièdent dans la vie Religieuse.

Ad quid venisti? Est-ce là ce que vous êtes venu chercher dans la Religion? Etoit-il nécessaire de renoncer au monde avec tant d'éclat, de s'arracher du sein de ses proches pour vivre de la sorte dans un cloître? Où est le Fondateur inspiré de Dieu, qui voulût ériger un Ordre dans l'Eglise, dresser des constitutions, effluyer toutes les peines & les contrariétés des nouveaux établissemens, pour voir l'œuvre du Seigneur négligé, le relâchement introduit jusques dans le lieu saint, & le monde regner jusques dans l'héritage de Jesus-Christ? Nous-mêmes, si nous avions crû dégénérer un jour, & tomber dans la tiédeur, aurions-nous jamais fait la démarche que nous avons faite, en quittant le monde? *Le P. Cheminai, Sermon de la Ferveur.*

Le relâchement de notre siècle.

Les vertus & les vices, comme parle Saint Jérôme, font les jours heureux ou malheureux, & au lieu de nous plaindre que les premiers temps étoient meilleurs que les nôtres, plaignons-nous nous-mêmes de ce que nous ne sommes pas aussi bons que dans les premiers temps. Ce n'est pas que je prétende ici justifier notre siècle: il n'est que trop vrai que nous n'avons presque plus rien des premiers Chrétiens que le nom. Nous sommes les successeurs de leur foi, mais nous sommes, pour ainsi dire, les déserteurs de leur discipline. La vertu gemit sous le poids de l'iniquité & du relâchement des siècles. Seize cens ans écoulés depuis Jesus-Christ font comme autant de degrez par lesquels nous descendons, pour nous éloigner de la perfection. *M. Fléchier, Panegyrique de S. François de Sales.*

Les saints mouvemens de la ferveur.

L'ame étant pleinement possédée de Dieu, quoi qu'elle fasse pour son service, elle n'est jamais contente, elle desire toujours faire, & toujours souffrir davantage, & ne met point de bornes à ses desirs: elle se perd dans leur immensité, voyant qu'il y a encore une infinité d'autres choses, qui se pourroient faire pour Dieu; mais qu'elle ne peut faire. Ainsi le Sauveur du monde, quoi qu'il fit & qu'il souffrit tant pour la gloire de son Pere, il n'estimoit tout cela que peu, ou rien, auprès de ce que Dieu merite: Et les Martyrs pleins de l'estime & de l'admiration de la Majesté divine, ne pouvoient contenter leurs desirs de glorifier un Dieu si grand & si aimable. C'étoit aussi la disposition où se trouvoient ces saints Heros, qui étoient insatiables de travaux & de souffrances. *Auteur moderne.*

L'état funeste de la tiédeur au service de Dieu.

Plût à Dieu que tu fusses froid ou chaud, dit le Sauveur à l'Evêque de Laodicée; mais parce que tu n'es ni froid ni chaud, mais tiède, je te rejeterai de ma bouche. L'état de la tiédeur doit être bien malheureux, puisqu'il semble rendre souhaitable un état aussi mauvais qu'est celui de froideur envers Dieu: On aime mieux, ou on craint moins un ennemi déclaré, qu'un ami, ou infidèle ou suspect, & c'est le caractère d'un homme tiède à l'égard de Dieu. Cette disposition est d'autant plus funeste, qu'elle fait qu'un homme est, pour ainsi dire, à charge au cœur du Fils de Dieu,

qui ne peut être soulagé qu'en le vomissant. Helas! si nous sommes rejetés & bannis du cœur du Sauveur, où nous refugierons-nous? *Le Pere Neveu, premier Tome de ses Reflexions Chrétiennes.*

Pourquoi vous relâcher dans le service de Dieu? Pourquoi le servir avec moins de ferveur aujourd'hui, que vous ne faisiez hier? Dieu est-il moins grand, moins bon, moins aimable aujourd'hui qu'hier? Est-il moins votre Créateur, votre premier principe, votre fin dernière? Jesus-Christ est-il moins votre Redempteur, & votre Sauveur? N'avez-vous pas les mêmes rapports avec lui, la même dépendance de lui, les mêmes obligations d'être entièrement à lui? N'avez-vous pas les mêmes récompenses à esperer, si vous le servez avec ferveur? N'avez-vous pas les mêmes peines à craindre, si vous ne le faites pas? Vous menace-t-il moins de sa malediction, si vous le servez negligemment? Puisque Dieu ne change point, puis qu'il est le même à votre égard, pourquoi changerez-vous? Ce ne peut être, Seigneur, que l'effet de ma foiblesse & de mon inconstance naturelle. Qui peut fortifier ma foiblesse, qui peut fixer mon inconstance, sinon vous? *Le même.*

Nous ne devons jamais nous relâcher dans le service de Dieu.

Pourquoi vous relâcher dans la ferveur? Plus vous avancez en âge, plus vous approchez de la mort; plus vous avez vécu, moins vous avez à vivre; obligé d'avancer continuellement vers votre terme, qui est l'éternité, vous vous êtes arrêté en chemin; il vous reste désormais peu de jours, & beaucoup de chemin à faire; & comment ne vous hâtez-vous pas? N'est-ce pas vous exposer à être surpris de la nuit, pendant laquelle on ne peut plus marcher que pour s'égarer & pour se perdre?... Plus les corps approchent de leur centre & de leur terme, plus ils redoublent leurs mouvemens: vous voilà bientôt près de la mort, vous voilà bientôt arrivé à votre terme, & vous vous relâchez, & vous vous arrêtez! *Le même.*

Motif pressant de croître en ferveur, plutôt que de se relâcher.

Le premier effet & la premiere marque de la tiédeur, est une grande facilité à ômettre ses exercices de piété, le moindre embarras en détourne, le moindre amusement, le moindre prétexte est une forte raison à une ame tiède pour s'en dispenser. Dieu & tous les devoirs qui le regardent tiennent toujours le dernier rang chez elle; on s'en acquitte quand on est en humeur, ou quand on n'a point d'autre chose à faire. Au lieu qu'à l'égard d'une ame fervente, comme Dieu tient toujours le dessus dans son esprit & dans son cœur, les devoirs de piété tiennent toujours le premier rang chez elle, les raisons les plus fortes lui paroissent foibles quand il s'agit d'y manquer, elle ne quitte jamais Dieu que pour Dieu, &c. *Le même. Tome 2.*

Marque de tiédeur.

Soyez fervens (dit l'Apôtre;) car c'est le Seigneur que vous servez. Quelques efforts que vous fassiez, dit le Sage, pour servir & glorifier Dieu, ils seront toujours au dessous de ce qu'il merite. Si la grandeur de la ferveur se doit mesurer par la grandeur du Maître que nous servons, avec quelle ferveur ne devons-nous pas servir Dieu? Il est grand dans lui-même, grand par rapport à nous, grand dans sa nature, grand dans son pouvoir, grand dans ses ouvrages: il est grand en tout, & il n'y a rien de grand que

La grandeur du Maître que nous servons, nous oblige à le servir avec ferveur.

lui : *Tu solus altissimus...* Nous devons donc servir Dieu avec une ferveur proportionnée, non pas à sa grandeur & à son mérite, car cela ne se peut ; mais au moins à notre pouvoir. Mais hélas ! que pouvons-nous ? Quand nous aurons fait tous nos efforts, Seigneur, nous pourrions dire avec vérité & avec confusion, que nous sommes des serviteurs inutiles... On s'attache aux Grands avec empressement, on se fait honneur d'être à eux ; on les sert avec ardeur, on ne craint rien tant que de leur déplaire, on étudie leurs inclinations pour les prévenir, on exécute avec une promptitude & une exactitude surprenante toutes leurs volontés, on a une complaisance universelle pour tous leurs sentimens ; on admire & on loue jusqu'à leurs défauts, on leur sacrifie tout, biens, repos, santé, plaisirs, &c. Et après tout, que font ces Grands, comparez à Dieu ? Cependant on les sert avec une ferveur admirable ; & on ne fait rien pour Dieu. Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui méritez d'être servi avec ardeur, & il n'y a presque que vous dont le service soit négligé. *Le même. Tome 3.*

Nous ne pouvons remplir nos devoirs & nos obligations sans ferveur. *Levit. 11. Matt. 5.*

Une ame tiède a grand sujet de douter si elle est en grace.

Nous sommes obligés par reconnaissance de servir le Fils de Dieu avec ferveur.

La grandeur des obligations que nous impose le Maître que nous servons, & la grandeur des engagements que nous avons pris avec lui, nous obligent encore à le servir avec une grande ferveur, & sans cela nous ne pouvons y satisfaire. *Vous serez saints, parce que je suis saint*, dit le Seigneur ; *Soyez parfaits comme votre Père céleste*, dit Jésus-Christ. Quelles obligations ! pouvons-nous les remplir sans ferveur ? Nous sommes obligés, en qualité de Chrétiens, de renoncer au monde, & à nous-mêmes, de suivre Jésus-Christ, de porter la croix après lui, de marcher par la voye étroite, de nous faire une continuelle violence, d'aimer nos ennemis, de pardonner les injures les plus cruelles, & d'être dans la disposition de plutôt perdre les biens, l'honneur & la vie, que d'offenser Dieu mortellement ; tous ces devoirs sont d'une obligation indispensable pour un Chrétien ; puis-je y satisfaire non seulement sans ferveur, mais encore sans une grande ferveur ? Et comment cette ferveur peut-elle s'accorder avec une aussi grande lâcheté que la mienne ? *Le même.*

Un homme lent à s'acquiescer de ses devoirs a beaucoup de sujet de douter s'il est en grace. Quoi de plus terrible ? Dès-là que la grace est dans une ame, le Saint Esprit y réside comme dans son temple ; mais a-t-on sujet de croire que le Saint Esprit est dans une ame tiède ? Le Saint Esprit est un esprit pur, ardent, véhément ; une ame tiède est matérielle, sensuelle, froide, lâche. Comment cet esprit pur peut-il subsister dans une ame toute sensuelle ? Le Saint Esprit nous assure lui-même que cela ne se peut. Comment un esprit aussi ardent pourroit-il demeurer dans un esprit tout de glace ? Comment cet esprit si véhément pourroit-il s'accorder avec tant de lâcheté ? Et si on a lieu de douter si le Saint Esprit est dans une ame lâche, n'a-t-on pas aussi sujet de douter si une ame tiède est dans la grace, qui est le noeud qui unit le Saint Esprit avec l'ame ? *Le même.*

Le Fils de Dieu nous a aimé avec ardeur ; il n'a rien ménagé, il n'a rien épargné, quand il a été question de témoigner la ferveur de son amour. Que n'a-t-il pas fait pour cela, depuis le premier jusqu'au dernier moment de sa vie ? Il ne s'est occupé que de nous, il

n'a agi, il n'a parlé, il n'a prié, il n'a travaillé que pour nous. Que n'a-t-il pas souffert, pour nous faire sentir l'ardeur de son amour ? Il a sacrifié à notre salut biens, repos, plaisirs, gloire, vie. Il pouvoit le procurer à moins de frais ; une goutte de sang, une seule larme suffisoit ; mais l'excès de son amour n'eût pas assez éclaté. Rien n'a coûté à ce Sauveur, quand il s'est agi de nous témoigner cet amour ; quelle ferveur ! Tout nous coûte, quand il faut faire ou souffrir quelque chose pour lui ; quelle lâcheté ! *Le même. Tome 4.*

Y a-t-il rien qui nous doive plus animer à la ferveur, & nous engager à faire tout le bien que nous pouvons, que de penser qu'il n'y a pas un moment qui ne puisse nous valloir une éternité ; pas une bonne action qui ne soit recompensée d'un degré particulier d'une gloire éternelle ? Qui doit plus nous animer à faire toutes nos bonnes œuvres, à nous acquiescer de tous nos exercices de piété avec ferveur, que de penser que notre bonheur dans le Ciel sera proportionné à la ferveur avec laquelle nous aurons rempli ces devoirs ? Quand nous pensons que la grandeur de notre gloire dans le Ciel sera proportionnée au degré d'amour de Dieu, dans lequel nous nous trouverons au moment de notre mort ; pouvons-nous n'être pas animés d'une ferveur admirable, & d'un desir de croître à chaque moment dans l'amour de Dieu ? *Le même.*

Telle est la foiblesse de l'homme de ne pouvoir subsister long-temps dans le même état, & de retrograder s'il n'avance toujours. Cependant rien n'est plus ordinaire dans les lieux mêmes où l'on se retire du commerce du monde pour tendre à la perfection, que de voir les novices plus fervens, & souvent plus parfaits que les anciens ; & ceux qui dans les commencemens marchent à grands pas dans le chemin de la vertu, en venir dans une indifférence, qui les fait tomber peu à peu dans les plus grands desordres. D'où il est aisé de conclure, qu'on ne peut point se servir d'un plus sûr moyen pour persévérer dans l'amour de Dieu, que de vivre toujours dans la ferveur. Ferveur qui nous doit porter à nourrir par nos bonnes œuvres cette charité, que le Saint Esprit a répandue dans nos cœurs, & à nous perfectionner toujours de plus en plus dans notre état ; car le parfait amour ne s'arrête point dans sa course, & ne donne point de repos à celui qui est une fois percé de ses traits. *L'Abbé de Monmorel, Discours sur l'Evangile 17. après la Pentecôte.*

Avant que les Israélites fussent entrez dans la Terre promise, ils ne respiroient que pour elle ; aussi-tôt qu'ils y furent entrez, ils la négligèrent, ils la méprisèrent : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem.* Il n'est point de ferveur pareille à celle d'une jeune personne, qui se donne à Dieu, & qui entre en Religion. C'est un empressement le plus grand du monde ; elle édifie toute la maison ; on ne parle que de sa ferveur. Cependant si elle n'a un grand soin d'entretenir ce premier esprit de sa vocation, par un exercice continué de vertu ; cette dévotion ne dure pas long-temps, l'esprit du monde revient, & ce cloître qui a été le témoin de sa consolation & de sa joye, n'est plus le témoin que de ses inquiétudes & de son chagrin. Ce n'est pas assez de s'être une fois consacré au service de Dieu, il faut renouveler souvent cet-

La vue de la récompense nous doit animer à agir avec ferveur.

Sans la ferveur on devient insensiblement de son premier état.

De la ferveur de ceux qui entrent d'abord en Religion.

te consecration & la ferveur. *Tiré des Discours Chrétiens. Discours sur la sainteté de l'état Religieux.*

Contre la lâcheté, la négligence & la paresse, opposées à la ferveur.

Litt. 9.

Pour plaire à Dieu, il faut toujours avancer dans les voyes de la vertu ; il faut toujours marcher, toujours travailler, toujours combattre : parce que celui qui regarde derrière soi, après avoir mis la main à la charrue, n'est pas propre pour le Royaume celeste : *Nemo mitens manum suam ad aratrum, & respiciens retrò, aptus est regno Dei.* Mais outre cela, il faut toujours veiller, pour ne nous pas laisser surprendre ; il faut toujours résister, pour nous défendre ; toujours soutenir, pour ne pas céder aux efforts de nos ennemis. C'est à quoi s'oppose la lâcheté, qui est une stupidité d'esprit & de cœur, qui fait que l'homme ne veut ni faire le bien qu'il peut, ni fuir le mal qu'il devroit éviter, par une lâche crainte d'y trouver de la peine, ou de se gêner. . . Cette lâcheté obscurcit l'esprit, engourdit le cœur, dégoûte la volonté ; appesantit le corps, ôte toute l'activité de la vertu, afin qu'ils ne puissent ni faire le bien qu'il leur inspire, ni résister au mal qui les débauche. *Auteur moderne.*

Reffemblance de la tiédeur & de la paresse au service de Dieu.

Le vice de la paresse est opposé à la ferveur ; mais il signifie & marque quelque chose de plus que la tiédeur : car c'est une froideur entiere, & comme le froid engourdit les corps, les endurecit, les appesantit, leur resserre la chaleur naturelle, & leur ôte l'activité de tous les membres, le froid de la paresse fait à peu près de même, mais d'une maniere plus funeste, sur les ames ; car il y éteint tout-à-fait le feu divin de la charité, dont la ferveur est comme la flamme, & par cette extinction, il les rend insensibles à toutes les choses de Dieu, & de leur salut.

Le mal que causent la tiédeur & la langueur.

La tiédeur se trouve parmi les gens qui vivent dans les cloîtres, comme dans ceux qui vivent dans le monde ; c'est par elle que le demon vient à bout de détruire le mérite des exercices & des occupations les plus saintes. Dès-là qu'il fait tant que d'inspirer le dégoût & la langueur, en sorte qu'on s'acquiesce avec froideur & avec négligence des choses dont on doit s'acquiescer avec zèle & avec ardeur, on fait ce que l'on fait sans aucun fruit ; & non seulement on n'en a aucun agrément du côté de Dieu ; mais on s'attire, si on n'y prend garde, & si on ne rend sa conduite plus vive & plus animée, l'effet de cette menace terrible : *Maledictus, qui facit opus Domini negligenter* ; Maudit celui qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence. Et s'il y a rien qui puisse vous donner de l'horreur d'un tel état, c'est de penser que Jésus-Christ nous declare qu'il rejette les ames tiédées de la bouche de son cœur : *Quia tepidus es, &c.* *L'Abbé de la Trappe, Conférence pour le premier Dimanche après les Rois.*

Jeremie c. 48.

De la ferveur indifférente.

Avez-vous bien considéré où va d'ordinaire la ferveur indifférente de ces personnes sans direction & sans conduite ? Elle va à précipiter toutes choses, & à leur vouloir donner leur maturité avant le temps. Ce grand empressement qu'elles ont pour tout ce qui paroît vertueux, fait qu'elles y volent aussitôt par l'ardeur de leurs desirs, & veulent les choses aussi-tôt faire qu'elles les ont conçues & entreprises ; ce qui fait que l'action en est toujours précipitée, & que tout ce qu'ils font, n'est qu'un fruit avorté. De là vient qu'elles sont toujours inquiètes, & se

donnent mille mouvemens, le plus souvent inutiles ; du moins elles ne font rien avec exactitude. N'est-ce pas là un desordre de cette ferveur, qui gâte tout par les empressements, & qui pense aller plus vite que Dieu ne veut ? Qu'on regarde de bien près ces esprits fervens, on trouvera qu'ils font souvent des choses fort inconsidérées, souvent contre le bon sens, jusqu'à causer quelquefois du scandale. Si bien que l'on peut dire, que de commettre un œuvre de piété à ces fortes d'esprits, c'est le perdre, & s'exposer à gâter tout. Ainsi la ferveur indifférente qui veut tout faire, fait ordinairement peu, & le fait encore bien mal. *Le P. Guillard, dans les illusions sur la Ferveur.*

N'est-ce pas ainsi qu'on affecte des singularitez, qui quelquefois ne sont pas moins scandaleuses à faire plus que les autres, qu'à se donner des dispenses ? car c'est où tend assez ordinairement la ferveur indifférente ; elle ne se contente pas de suivre une vie commune, il lui faut toujours quelque chose qui relève la personne, & qui la fasse considérer. Or si toute singularité est un scandale public, & un véritable poison dans les Communautés, peut-on après cela, approuver ces fervens qui portent toujours à en faire plus que les autres dans tous les exercices de piété ? Voulez-vous savoir celle qui n'est pas moins louable qu'elle est sûre ? C'est celle qui sans se démentir suit constamment l'ordre établi dans une Communauté. Car il faut assurément avoir une ferveur qui n'est pas commune, pour ne diminuer rien de son feu, en faisant si long-temps, & toujours d'une même maniere, les choses ordinaires, sans se relâcher ; & c'est proprement dans cette uniformité constante, que paroît la plus généreuse ferveur, & non pas à se faire regarder par quelque chose de singulier. *Le même.*

La ferveur indifférente affecte les singularitez.

Comme la regle est également pour les lâches & pour ceux qui sont fervens, il faut sans onction soutenir un joug, qui devient de jour en jour plus insupportable ; & sans être nourri du pain des forts, il faut avec eux s'élever jusqu'à la montagne du Seigneur. De là l'ennui, le dégoût, l'horreur de la vie régulière : de là un desespoir secret de pouvoir jamais parvenir à la perfection de son état ; & peu s'en faut qu'à l'exemple des Israélites infidèles, qui regrettoient l'Egypte dans le desert où Dieu les avoit conduits, on ne regrette avec douleur ce qu'on avoit quitté avec plaisir. *Le P. Cheminai, Sermon sur la Ferveur.*

Un Religieux lâche & sans ferveur, ne peut vivre content.

Lorsqu'un homme ne se dément point dans les exercices de la Religion ; lorsqu'une vive foi, & une piété bien soutenue, ne font point entrevoir dans sa conduite ces alternatives honteuses de dévotion & de libertinage ; lorsqu'il est tel en particulier, & avec ses plus intimes amis, qu'il paroît aux yeux du public ; lorsque rien ne le fait changer, ni de conduite, ni de langage, pas même ses propres interêts ; & qu'il sert Dieu, non seulement lorsque la piété le conduit à ses fins ; mais encore lorsqu'elle semble l'en éloigner, & qu'elle dérange ses affaires, prononcez alors, dites hardiment, cet homme craint le Seigneur, sa piété est fervente, puisqu'elle subsiste dans les rencontres, où l'iniquité a coutume de se démentir. *Auteur moderne.*

Marques de ferveur.

En vain, alleguons-nous pour prétexte de

Le joug du Fils de Dieu est doux aux ames ferventes.

notre lâcheté la difficulté de la vertu, & des choses que Dieu demande à son service; puis que celui qui est la verité même nous assure que son joug est doux, & que s'il est rude de porter la croix, la ferveur adoucit ce joug, & rend ce fardeau de la croix infiniment plus leger, parce que s'il y a de la peine à se faire violence pour Dieu, l'onction qu'il répand avec sa grace dans nos cœurs, nous rend agréables les plus penibles travaux. N'est-il pas honteux à un Chrétien, que les mondains fassent & souffrent plus pour contenter le monde, & pour se perdre, que nous pour contenter Dieu, & pour nous sauver? & que nous ayons plus fait jusqu'à present, pour satisfaire nos passions déreglées, qu'on ne nous demande pour satisfaire à notre devoir? Mais enfin, pouvons-nous, mon Dieu, manquer de courage & de ferveur, quand nous pensons que c'est pour vous que nous travaillons, & que ce que nous faisons, & ce que nous souffrons en cette vûë, doit aboutir à un bonheur éternel? Le P. Neveu, Tome 2.

La charité doit être agillante & ardente comme le feu. Cant. 8.

La charité qui est répandue dans nos cœurs par la loi de grace, ne doit point être oisive. C'est un feu ardent & tiré de son centre: *lampades ignis atque flammularum*. Comme le feu materiel hors de sa sphere, n'a point de repos, & que nous le voyons toujours dans le mouvement: de même ce feu furnaturel & divin, allumé sur la terre, & en quelque maniere éloigné de Dieu dans les tenebres de la foi, doit toujours être en action, toujours dans l'inquiétude, & dans l'empressement, il ne doit jamais avoir du repos. Tiré de l'Auteur des Actions Chrétiennes, sur la paresse.

La ferveur rend la charité agillante.

La charité est toujours agillante; elle ne peut être arrêtée, ni mettre des bornes à sa ferveur; elle fait plusieurs choses, ajoute S. Thomas, & elle croit qu'elle n'en fait que peu: *Charitas operatur multa, & reputat pauca*. Elle en opere de grandes, & elle pense qu'elles sont petites: *Operatur magna, & reputat parva*. Elle travaille long-temps, & elle se persuade que son travail n'est pas de durée. C'est la ferveur qui lui donne ces sentimens. Le même.

Opposition de la ferveur & de la tiédeur.

Si la charité nous anime, dit Saint Chrysostome, la lâcheté & la tiédeur nous décourage; si la ferveur nous rend tous les devoirs de la Religion faciles, la tiédeur nous en grossit les obstacles; si la charité nous applanit les chemins de la vertu, la tiédeur nous les représente impraticables. Si la ferveur de la charité nous fait courir dans la voye des commandemens, la tiédeur nous empêche d'y marcher. Si la charité nous fait trouver de la douceur dans le service de Dieu, la lâcheté & la tiédeur nous en donne du dégoût. Le même.

Le seul manquement de ferveur au service de Dieu fait que Dieu nous rebute.

Nous voyons dans l'Evangile, que des vierges respectables par leur état, s'étant engagées à la suite de l'Agneau, sont méconnuës & reprouvées du celeste Epoux, & appellées folles. Pourquoi? elles n'ont pas eu soin de faire provision d'huile. On ne les accuse point d'avoir été infidèles ou adultères: on remarque seulement qu'elles n'avoient pas d'huile dans leurs lampes; c'est-à-dire, comme l'expliquent les Peres, qu'elles n'avoient pas dans le cœur cette ferveur de charité, qui entretient ce feu sacré, qui doit toujours brûler sur l'autel du Dieu vivant, & ce n'en est que trop pour lui déplaire. On

ne leur reproche pas d'avoir été médisantes, envieuses, emportées, superbes; on remarque seulement qu'elles étoient endormies, c'est-à-dire, tiédées, & languissantes dans le service de Dieu, il n'en faut pas davantage pour attirer son mépris. Le même.

Ecrivez à l'Ange de Laodicée: voici ce que dit celui qui est la verité même; je sçai quelles sont vos œuvres, vous n'êtes ni froid ni chaud, & il seroit à souhaiter que vous fussiez l'un ou l'autre; si vous aviez en vous la chaleur de la charité, que vous seriez heureux! quels merites n'amasseriez-vous pas? & de quelles recompenses ne seriez-vous pas digne? Si vous aviez encore le froid de votre infidélité, votre malheur seroit moins grand, soit par rapport aux pechez qui sont plus excusables dans un infidele que dans un Chrétien, soit par rapport à ces prétendus vertus, qui ne vous inspirent que de la présomption & de l'orgueil; mais comme après avoir reçu la foi, votre tiédeur vous empêche d'en produire les actes, & comme vous croyez par une erreur terrible que c'est assez de pratiquer la devotion, sans en avoir la ferveur, je sens mon cœur qui se soulève, vous êtes à mon égard comme une viande indigeste; vous n'êtes ni froid ni chaud, vous êtes tiède, je suis prêt de vous vomir de ma bouche. Le même.

Ce qui est dit aux personnes tiédées dans l'Apocalypse.

Le souvenir d'une vie passée dans la tiédeur au service de Dieu, peut-elle inspirer des sentimens d'une tendre confiance à l'article de la mort? De quel œil envisage-t-on ce moment décisif, quand on considere serievusement, & de sang froid, comme on le fait alors, que la moindre des graces qu'on a méprisées, auroit pu convertir un Payen, & que toutes ensemble n'ont pu faire un fervent Religieux, ni un parfait fidele. Quel nombre prodigieux de fautes, qu'on n'avoit pas appercuës, mais que la passion & la tiédeur nous faisoient passer pour legeres, & qui alors nous paroissent des pechez grieux? Quel motif de consolation peut avoir alors un Religieux imparfait? Sera-ce dans la pensée de ses regles qu'il a si mal gardées? Sera-ce auprès des Saints de son Ordre, qu'il a deshonoré par sa conduite peu reguliere? Sera-ce du côté de Dieu même, qu'il a si mal servi, après en avoir reçu de si grands bienfaits? Le Pere Croiset, Tome 1. de sa Retraite spirituelle.

Le sujet qu'a de craindre à l'article de la mort un Chrétien qui a vécu dans la tiédeur au service de Dieu.

Les empressements, le zele, les desirs de Madelaine, obligerent le Sauveur de la consoler: elle le reconnut à sa voix. O mon Dieu! quels furent à cet heureux moment les transports d'amour, & les sentimens de respect & de reconnoissance de cette sainte ame? On n'experimente rien de semblable, quand on est lâche au service de Dieu, parce qu'on l'aime peu, & qu'on ne sçauroit même assurer veritablement qu'on l'aime. On voudroit être tout à Dieu; c'est-à-dire, qu'on ne le veut pas, mais qu'on le voudroit si Dieu vouloit se contenter d'un cœur partagé, si Dieu vouloit être servi à notre gré, & non pas selon qu'il le demande; on voudroit arriver à la perfection, mais par la voye qu'il nous plaît; on veut que la prudence humaine serve de guide, & comme si l'on n'avoit à compter que sur ses propres forces, on perd courage à la moindre difficulté; steriles desirs, frivoles projets de servir Dieu, qui ne servent qu'à endormir une ame dans la tiédeur,

Les personnes lâches au service de Dieu ne ressentent point les consolations des personnes ferventes.

deur. J'ai voulu, Seigneur, cent fois me mettre en chemin pour vous suivre, & cent fois je suis revenu sur mes pas, effrayé par des difficultés imaginaires, par de vains obstacles : ma lâcheté, & mon peu de foi ont augmenté ma foiblesse. *Le même.*

Mouvement passer d'une sainte ferveur.

Dans les premiers mouvemens que nous donne la grace, nous nous sentons charmez de la beauté de la vertu, & du plaisir qu'il y a à faire son devoir ; notre cœur venant à s'épanouir nous fait dire par une aimable expérience qu'il fait de ces douceurs, que Dieu y répand : *Bonum est nos hic esse*; qu'il est doux de servir Dieu, de contenter Dieu, de se vaincre pour Dieu : on s'en fait une douce & agréable occupation, & la seule idée qu'on en a, nous inspire une ardeur, qui nous porte à croire que nous agissons d'une manière qui y réponde ; mais cet état heureux vient-il à être troublé par quelque desir naturel ? faut-il pour se maintenir dans cette aimable disposition, faire quelque effort ? on oublie toutes ses résolutions, & l'on se sent secrètement porté à faire toute autre chose que ce qu'on s'étoit proposé ; & cependant ce n'est pas, dit l'Oracle de la vérité même, ce n'est pas à ceux qui disent, Seigneur, Seigneur, pour faire hommage à la souveraineté, à qui il doit donner la gloire, mais seulement à ceux qui par un attachement inviolable à tout ce qui peut lui plaire, accompliront en toutes choses la volonté de son Pere celeste. *Sermon manuscrit.*

Sur ce que Dieu dit à cet Evêque de l'Apocalypse qui s'étoit relâché de sa première ferveur. *Apoc. c. 2. Ibidem.*

Un Evêque du caractère de celui auquel il adresse ces paroles dans l'Apocalypse : *Habeo adversum te, quod charitatem tuam primam reliquisti.* J'ai un reproche à vous faire, qui est que vous vous êtes relâché de votre première charité. Un homme qui avoit fait tant de bonnes œuvres : *Scio opera tua*; qui avoit soutenu tant de travaux, & *laborem*; dont on avoit admiré la constance à supporter, & son courage à souffrir pour la gloire du nom de Dieu sans se décourager : *Et sustinisti propter nomen meum*; & non *desicisti.* Son discernement à éprouver ceux qui se disoient Apôtres, & qui ne l'étoient pas : *tentasti eos qui se dicunt Apostolos esse, & non sum*; son zèle à exterminer les méchans : & *quia non potes sustinere malos.* Un Evêque, dis-je, de ce caractère, qui s'est un peu dans la suite relâché de sa première charité, sembloit-il s'attirer par ce relâchement la colere de Dieu, & l'obliger à lui faire d'amers reproches ? Ou falloit-il le faire souvenir de l'état dont il étoit déchû : *Memento unde excideris.* L'exhorter à en faire pénitence, *age penitentiam*, & à rentrer dans la pratique de ses premières œuvres : *Prima opera fac.* Etoit-il nécessaire de lui dire en le menaçant, que s'il y manquoit, il viendrait bientôt à lui, & qu'il lui raviroit la couronne qu'il lui avoit préparée ? *Sin autem venio ad te, & movebo candelabrum tuum.* Je ne prétens pas entrer dans les idées de Dieu pour examiner les raisons qu'il a eues de traiter cet Evêque avec tant de severité. Mais si le relâchement dans le service qu'il avoit rendu à Dieu, lui a attiré de si rudes reproches, quels seront ceux qu'il nous fera un jour si nous nous sommes éloignés de l'heureux état de ferveur où nous étions autrefois ? *Le même.*

Douleur qu'on doit avoir de s'être relâ-

ché dans le service de Dieu.

de mener une vie plus chrétienne & plus sainte ; j'étois si détrompé, si dégoûté des vanitez du monde. Qu'est devenue cette piété tendre ? Où est cette ferveur des premières années de ma conversion ? Je goûtois Dieu ; le moindre péché me faisoit horreur ; j'étois sensiblement touché des vérités terribles de notre Religion : à présent rien ne me touche ; mais ces grandes vérités sont-elles aujourd'hui moins terribles ? Le péché est-il un moindre mal ? Ce Dieu qui nous comble chaque jour de nouveaux bienfaits, en est-il moins aimable ? mérite-t-il moins d'être servi ? Où est cette paix, ce plaisir intérieur, que je goûtois dans mes exercices de piété ? Quel effet de tant de bons propos ? Où est le fruit de mes promesses ? Helas ! peut-être ne me reste-t-il plus de tout cela qu'un triste souvenir, qui ne sert qu'à me faire voir combien je suis éloigné de l'état où je devois être, & quel compte terrible ai-je à rendre à Dieu de tant de grâces dont j'ai abusé, de tant de talens que j'ai rendus inutiles, de tant de temps que j'ai perdu ? Mais ce qui nous doit faire encore plus gémir, c'est qu'après avoir marché les dix, & les vingt ans dans la voye du service de Dieu, peut-être aurions-nous sujet de regretter la piété de nos premières années, & de nous estimer bienheureux, si nous étions aussi avancés à présent, que nous l'étions, lorsque nous ne faisons que de commencer notre course. *Le Pere Croiset, Tome 1. de sa Retraite spirituelle.*

ché dans le service de Dieu.

Quels empressements dans le monde pour venir à bout de ses desseins, pour réussir dans son emploi, pour le service de son Prince ! A-t-on les mêmes empressements pour servir Dieu ? A considérer la conduite de la plupart des hommes, ne diroit-on pas qu'ils sont pour toute autre chose que pour servir Dieu ? Combien de fois la qualité de serviteur de Dieu, cede-t-elle à la qualité d'homme de robe, d'homme d'épée ? Combien de fois les maximes du monde l'emportent-elles sur les devoirs de Chrétien ? Chacun a ses desseins, chacun va à ses fins : il faut bien qu'on fasse peu d'état d'être au service d'un si grand Maître, puisqu'on le sert si lâchement. *Le même.*

On téméraire peu d'ardeur au service de Dieu.

Qu'une ame fervente marche vite à la perfection ! Il n'y a que l'amour des créatures qui nous fatigue, qui nous appelle, qui nous arrête. On languit, on rampe toute sa vie dans la voye de la perfection, & faut-il s'étonner si l'on arrive toujours trop tard, si l'on sent tous les jours de nouvelles peines ? On se plaint éternellement qu'on n'avance point ; & quels efforts, bon Dieu ! fait-on pour avancer ? Quels sont nos empressements ? quelles preuves de notre courage ? Cent imaginaires difficultés nous arrêtent, mille vains phantômes nous découragent ; on veut, pour ainsi dire, qu'il y ait toujours quelque ennemi terrible à vaincre, quelque pesant fardeau à porter, quelque nouvel obstacle à surmonter ; plusieurs n'osent même pas se mettre en chemin, crainte de revenir un jour sur leurs pas. Voyez dans Madelaine la vraie image d'une ame genereuse & fervente, d'un cœur embrasé de l'amour de Dieu. Quelle sainte impatience ne lui inspire point le desir de revoir Jesus-Christ après sa résurrection ? Délibere-t-elle long-temps si elle se mettra en chemin pour le chercher ? Croit-elle, comme la plupart des ames lâches, qu'elle le trouvera toujours assez tôt ? Il fallut tous l'au-

La tristesse est cause qu'on n'avance point dans les voyes de la perfection.

rité de la Loi pour moderer son ardeur ; le respect qu'elle eut pour le jour du Sabat, suspendit ses empressements & son zele ; mais ce ne fut que pour faire croître l'ardeur de ses desirs. *Le même.*

Avantages de la ferveur.

On ne trouve pas la voye du Ciel trop étroite, lorsque la grace élargit le cœur ; on ne trouve pas la loi de Dieu trop dure, lorsque le Seigneur par une onction secrete rend lui-même son joug léger. Quelle consolation ne ressent pas une ame dans ses ferveurs ! quelle perseverance dans sa devotion ! quelle inalterable tranquillité ! quelles larmes plus douces que celles qu'on verse au pied du Crucifix, où l'on trouve un plaisir plus pur & plus exquis, que dans les fêtes les plus agréables du monde. On est regulier dans les exercices de pieté, les devoirs de Religion les plus gênans ne coûtent rien alors, il n'y a rien de si rude dans le service de Dieu, qu'on n'entreprenne de grand cœur. Doux, humble, affable, charitable, officieux, on est tout cela quand on est fervent ; penetré qu'on est des grandes veritez de notre foi, on ne trouve de veritable joye que dans les exercices de devotion, & l'on n'a que du dégoût de ces vains amusemens du siècle, de ces divertissemens prophanes & frivoles, que les mondains recherchent avec tant de passion. *Le P. Croiset, Tome 2. de ses Reflexions spirituelles.*

Il faut qu'un Religieux relâché dans ses devoirs rappelle sa premiere ferveur.

Rappelons nos premiers engagements, pour reprendre notre premiere ferveur. Quel fut notre joye, lorsque tout d'un coup nous nous vîmes comme un autre Loth, transportez d'une region prophane, dans une terre sainte ? Nous conçûmes alors, que ce monde n'est qu'une figure, & une figure qui passe ; ce qu'il a de flateur, ce qu'il a de grand disparu à nos yeux, & impatiens de rompre entierement avec lui, l'année de notre probation nous sembloit trop longue. Les difficultez s'applanissoient devant nous, ce qu'il y a de penible nous étoit aisé, il suffisoit de nous parler d'une mortification, pour nous la faire embrasser. Que sont devenus de si nobles sentimens ? La Religion a-t-elle changé d'esprit, ou nous-mêmes en avons-nous changé ? O Galates peu constans ! qui vous a charmez & seduits pour vous rendre rebelles à la verité ? Vous couriez si bien ; qui vous a pu arrêter dans votre course ? Est-ce le monde ? mais n'y aviez-vous pas renoncé ? Est-ce l'occasion ? mais deviez-vous la chercher ? Est-ce la foiblesse ? mais la grace ne vous fortifioit-elle pas assez ? Etes-vous, le dirai-je, êtes-vous si mal avisez qu'ayant commencé par l'esprit, vous finissiez par la chair ? *O insensati Galata. L'auteur des Actions Chrétiennes, sur le renouvellement des vœux.*

Ad Galat. 3. Le malheur d'un Religieux lâche & sans ferveur.

On regrette la ferveur & la pieté des premieres années ; & que sont donc devenus tous ces secours spirituels, ces graces abondantes dont il faudra rendre un compte si exact ? Quel fruit de tant de Communions & de tant de Messes dites ou entendues ; & si des moyens si puissans ont été inefficaces, où en est-on ? Quoi ! ces prieres frequentes, ces bonnes œuvres, qui ont occupé tout le loisir ; ces austeritez de la Regle & de l'état ; cette soumission d'esprit ; cette éternelle dépendance, dont les moindres actes auroient attiré mille dons celestes sur les gens du siècle ; tout cela est donc devenu inutile à un Religieux, qui sent bien n'en être pas devenu meilleur, parce qu'ils s'est acquitté lâchement de tous ses de-

voirs, qu'il ne s'est nullement appliqué à son avancement dans la vertu. Que s'il a autant travaillé que les autres, c'est avec negligence, & sans ferveur, sans desir de sa perfection, & par consequent sans merite & sans fruit. C'a été un Religieux de nom & d'habit ; mais un Religieux lâche. Et que répondra-t-il à ce Maître si rigide, qui demande compte à ses serviteurs des talens qu'il leur a donnez, & qui punit si rigoureusement celui qui n'a pas fait valoir celui qui lui a été confié ? *Le P. Croiset, dans ses Reflexions spirituelles.*

Viri divitiarum nihil invenerunt in manibus suis. D'où vient que des personnes qui habitent une terre si abondante, & si fertile en toutes sortes de fruits, vivent dans l'indigence ? D'où vient que ces personnes qui paroissent si riches en merite, & en sainteté, se trouvent bien souvent les mains vuides : *Dormierunt somnum suum.* On se repose sur la sainteté de son état, sans se mettre en peine d'en remplir les devoirs. On croit que tout est fait dès qu'on a contracté une nouvelle obligation de faire beaucoup. On passe presque toute la vie dans un assoupissement, qu'on peut appeller sommeil, sans reflexion, sans attention, sans prévoyance ; mais qu'il est triste de ne s'éveiller, que quand il n'est plus temps d'agir ! On entre dans la Religion plein de courage, & de ferveur. Quelle ponctualité, bon Dieu ! durant les premiers mois, quelle delicatelle de conscience ? Le Dieu que l'on sert alors avec tant de fidelité, merite-t-il d'être servi avec moins d'ardeur après quelques années ? *Le même.*

Il n'est nullement imaginable que la ferveur puisse toujours se conserver également dans un cœur. C'est une chaleur, qui pour être sainte & divine, ne laisse pas, pour ainsi dire, d'avoir ses accès & ses remises, & elle est même plus souvent tiède que bouillante. Quand elle souffre cette diminution, le cœur de celui qui l'éprouve, tombe ordinairement dans un tel ennui, & dans une telle langueur, que s'il n'a point assez d'expérience, de courage & de sagesse pour se ménager dans cet état, il trouve aussitôt un poids insupportable dans les choses qui lui sembloient auparavant tres-legeres. Si donc un Religieux qui se trouve dans cette tiédeur, & dans cet abattement, manque de lumiere & de force pour se conduire & pour se soutenir, il est constant qu'il ne tarde gueres à considerer ses regles & ses devoirs, d'un œil tout different de celui dont il avoit accoutumé de les regarder. Alors tout le choque & tout l'offense ; tout le blesse & le fait souffrir, tout lui déplaît & le dégoûte. La sécheresse & l'aridité de son cœur en ayant banni toutes les douceurs & les consolations, il se trouve reduit à la malheureuse nécessité d'en aller mendier de vaines & d'étrangeres. *Livre intitulé : Entretiens de l'Abbé Jean, & du Prêtre Eugene.*

On trouve encore aujourd'hui des personnes ferventes au service de Dieu, des hommes qui par les œuvres saintes qu'ils pratiquent, sont assez connoître qu'ils ne tiennent plus au monde, qu'autant que la civilité, la charité, la nécessité & les besoins de la vie les y engagent, & que s'ils ont autrefois aimé le monde, ils ne l'aiment plus ; des hommes qui donnent moins au sommeil que la nature ne demande, & qui meurent, comme dit Saint Ambroise, à tous les usages prophanes

Un Religieux negligent & sans ferveur se trouve à la fin de sa vie n'avoir acquis aucun merite. *Psal. 75.*

La ferveur ne dure pas toujours, & quand on tombe dans la tiédeur, tout nous devient insupportable.

L'exemple des personnes ferventes doit animer les lâches.

phanes de la vie ; des hommes enfin , qui , quoi qu'ils s'acquittent fidelement de tous les devoirs de leur état & de leur religion , s'imaginent n'en pas faire encore assez pour Dieu , & pour leur salut ; voilà les gens que vous devez vous proposer pour modele. Venez après cela nous dire que vivant comme vous vivez , moitié Payens , moitié Chrétiens , tantôt dans la ferveur , tantôt dans le relâchement , tantôt éloignez de l'Egypte , tantôt murmurant dans le desert , vous jouirez par la misericorde du Seigneur , de la terre qu'il vous a promise : vous vous flattez de cette esperance ? Quelle illusion ! *Tiré du Dictionnaire Moral, Tome 5.*

Motifs qu'ont les Chrétiens de servir Dieu avec ferveur.

Pouvez-vous manquer de ferveur , si vous pensez que vous avez un Dieu à contenter , une ame à sauver , de terribles ennemis à combattre , un jugement à craindre , un enfer à éviter , un Paradis à gagner ? Quels grands objets ! mais quels motifs de ferveur ! Vous avez un Dieu à contenter , il vous a beaucoup donné , il exige beaucoup de vous , vous attendez beaucoup de lui ; devez-vous rien épargner pour le contenter ? Vous avez une ame à sauver , c'est votre grande & unique affaire ; que ne devez-vous donc point faire pour la sauver ? Vous avez des ennemis terribles & vigilans à combattre ; sont-ils plus interessés à votre perte , que vous à votre salut ? D'où vient donc qu'ils sont si ardens pour votre perte , & vous si tranquille , ou plutôt si negligent pour votre salut ? Vous avez un jugement à craindre , il est proche , il sera rigoureux , les suites en seront redoutables ; pouvez-vous prendre trop de précaution pour vous y préparer ? Vous avez un enfer à éviter ; toute peine , pour grande qu'elle soit , vous doit paroître legere , si elle vous garantit d'un si grand malheur. Vous avez un Paradis à gagner , tous les travaux vous doivent paroître doux , quand un bonheur éternel en est le terme. *Le Pere Nepeu, Tome quatrième de ses Reflexions Chrétiennes.*

Sentimens & regrets d'une ame tiède à l'articule de la mort.

L'esprit se ressent toujours des foiblesses du cœur , une ame lâche au service de Dieu n'a que des lumieres fort foibles , on se dispense sans peine de cent petits devoirs , la vie est un enchainement , & un tissu de petites fautes qu'on commet sans scrupule. Mais à l'heure de la mort , les nuages sont dissipés , ces ômissions ne paroissent plus de petits pechez , ces fautes ne sont plus regardées comme de simples imperfections , leur griéveté n'est plus diminuée par le nom de foiblesse. Quel regret d'avoir servi Dieu avec tant de lâcheté ? Cette ame tiède se represente alors ce grand nombre de confessions sans amendement , & cette multitude de communions inutiles ; elle regarde ces actes de vertu si affoiblis par la mollesse & par la lâcheté qui les accompagnoit , & cette langueur qui lui a fait perdre le merite de toutes ses bonnes œuvres. Quel chagrin , & quel accablement de douleur sent-on alors ? *Le Pere Croiset, Tome 2. de ses Retraites.*

Continuation du même sujet.

O mon Dieu ! quel regret mortel , pour ne pas dire quel desespoir , de paroître devant le souverain Juge avec un nom , avec un titre , dont on n'aura rempli aucune obligation , dont on aura negligé tous les devoirs ! un Chrétien avec des mœurs toutes payennes ; un Religieux avec des inclinations & des maximes toutes seculieres ; un Docteur de la Loi , qui ne l'a pas gardée ; un

Tome II.

Directeur des ames dans les voyes de la perfection , qui n'a ni regularité ni devotion lui-même : comment les uns & les autres à la fin de leur carriere , au moment décisif de leur éternité , ne succomberont-ils pas à une douleur si sensible ? *Le même.*

S'il faut tant craindre le relâchement , que dirons-nous de l'inconstance dans une personne religieuse ? Ne faisons point difficulté d'assurer , qu'il est rare que celui qui s'est consacré à Dieu par profession & par état , & qui est assez malheureux que de l'abandonner par un peché d'habitude , ne rentre jamais dans la voye de la perfection : car outre que son peché étant plus grand , parce qu'il renferme une plus grande ingratitude , il est moins digne que Dieu lui fasse de nouvelles graces après avoir abusé de celles dont il l'avoit comblé ; l'experience nous fait voir qu'un Religieux ne retourne presque jamais au Seigneur par aucun de ces motifs qui font rompre si souvent aux gens du siècle les liens qui les attachent au peché. En effet , tant qu'on est dans le monde , tantôt un bon livre qu'on lit par hazard , un discours édifiant qu'on entend par occasion , une fête solennelle qui nous retrace les mysteres de notre Religion , servent souvent à nous réveiller de notre assoupissement : une revolution de fortune , une disgrâce imprévue , une infidelité de la personne sur laquelle nous comptons uniquement , toutes ces amertumes que le Seigneur répand par misericorde sur nos plaisirs , sont autant de moyens dont Dieu se sert pour nous ramener à lui ; mais une personne religieuse accoutumée à entendre parler de Dieu , n'est frappée de rien , &c. *L'Abbé de Monmorel, Disc. sur le 4. Dim. après la Pentecôte.*

Le relâchement est presque sans remède dans les personnes Religieuses.

L'état d'une ame en peché mortel est à la vérité bien à craindre ; l'état cependant de tiédeur , au sentiment de J. C. même , est en quelque maniere pire que l'état de peché. Il seroit plus à souhaiter pour vous , disoit l'Ange de l'Apocalypse , que vous fussiez tout-à-fait froid , ou tout-à-fait chaud ; mais parce que vous êtes tiède , & que vous n'êtes ni froid , ni chaud , je vais commencer à vous vomir , comme une viande fade & dégoûtante , que mon cœur ne peut plus souffrir , & que je suis contraint de rejeter. Hé quoi ! le Fils de Dieu n'a pas eu horreur des plus grands pecheurs , ils trouvent tous dans son cœur la source du pardon de leurs crimes ; & cependant ce Sauveur a horreur d'une ame tiède ? & une ame tiède ne trouve point dans le cœur de Jesus-Christ cet accès , ni ces sentimens de tendresse , qu'y trouvent toujours les pecheurs ? Qu'un homme vive dans les derniers déreglemens , qu'il ait commis les plus horribles pechez , quelque difficile que soit sa conversion , on ne doit pas desespérer de son salut. Comme il connoît ses desordres , il est plus en état d'en être touché , & d'en concevoir de l'horreur. Qu'on lui represente fortement la rigueur & la durée des tourmens éternels , qu'on lui parle de la mort , & de la severité des jugemens de Dieu ; l'image de ces terribles veritez , qui étonnent par leur nouveauté , & ébranlent par leur force une ame qui n'y avoit peut-être jamais pensé , fait peu d'impression sur une ame tiède. Tous ces puissans remedes lui sont inutilés ; la tiédeur est une fièvre lente , pour ainsi dire , qui dure quelque temps , mais dont on meurt à la fin. *Le Pere Croiset, second Tome de ses Retraites.*

Une amitié tiède est en quelque maniere dans un état pire , qu'en état de peché mortel.

Une ame dans la tiédeur ne connoit point les pechez. & tous les remedes lui font inutiles.

Comme les pechez que commet une ame tiède, ne font pas de ces pechez grossiers & scandaleux, qui font horreur aux consciences un peu timorées; mais étant d'ordinaire purement interieurs, & se trouvant mêlez avec quelques bonnes œuvres extérieures, ils échappent aisément à la reflexion d'une ame qui vit dans le tumulte; si bien que ne connoissant pas la grandeur de son mal, elle ne se met point en peine d'y remedier. D'ailleurs, tout devient inutile à une personne qui est en cet état: Prières, exhortations, lectures, meditations, Sacremens, rien ne lui profite, soit que le peu de fruit qu'elle en a tiré jusqu'alors l'en dégoûte, soit qu'étant accoutumée à tous ces remedes, ils fassent moins d'effet sur elle. Cent fois elle a ouï parler des grandes vertitez de la Religion, & toujours inutilement; cent fois elle en a parlé aux autres, elle s'y est endurcie. Ces vertitez si touchantes, & si capables de convertir, ne font plus aucune impression sur elle. *Le même.*

Une ame tiède ne croit pas être dans la tiédeur.

Pour sortir d'un état dangereux, il faut connoître qu'on y est, & en connoître le danger; & c'est justement ce qu'une ame tiède ne connoit pas. Qu'un pecheur soit plongé dans les plus grands desordres, il n'a pas de peine à connoître le danger où il est, il y a toujours des momens heureux, pendant lesquels, à la faveur de quelque rayon de la grace, il découvre tant de difformitez dans son ame, qu'il est le premier à déplorer son malheur; & cette connoissance & cet aveu si salutaire, rendent sa conversion moins difficile. Mais une ame tiède ne croit jamais être dans la tiédeur; on peut dire que dès qu'on connoit qu'on y est, on commence à n'y être plus. Ce n'est gueres que dans la ferveur qu'on découvre le malheur d'une vie tiède: & voilà ce qui rend le retour d'une ame lâche si difficile; car par quelle voye lui persuadera-t-on qu'elle est dans cet état, puisque l'aveuglement est le premier effet de la tiédeur. *Le même.*

Caractère d'une personne qui est dans le relâchement.

Comme une ame ne se relâche que peu à peu, elle s'appivoise insensiblement avec le peché; elle s'accoutume à ses défauts; rien ne la frappe dans cet état, & elle ne se défie jamais de rien. On tombe dans la tiédeur sans ômettre un seul de ses exercices de pieté; la tiédeur prend toujours sa naissance des imperfections qui se glissent insensiblement dans ces exercices, & on se dérobe à soi-même la vûe de beaucoup de défauts réels, par l'apparence d'une fausse vertu: & voilà ce qui contribue tant à rendre ce mal presque incurable. On a vû, dit Saint Bonaventure, les plus grands pecheurs sortir de leurs desordres, & faire une sincere penitence; mais on n'a presque jamais vû une ame tiède sortir de sa langueur. C'est ce qui a fait dire à S. Bernard, qu'il est beaucoup moins difficile de toucher & de convertir une personne du monde, quelque méchante qu'elle puisse être, qu'une personne religieuse qui vit dans la tiédeur. *Le même.*

Les regrets d'une ame tiède à l'heure de la mort.

Quels sont les regrets d'une ame tiède, quelques momens avant la mort? Les seuls reproches que Dieu lui fait, & qu'elle se fait à elle-même, sont un enfer anticipé. Comme elle a été instruite des vertitez de la Religion, & qu'elle a même passé quelque temps au service de Dieu, elle rappelle dans son esprit ces premières années, où l'innocence lui faisoit goûter un plaisir si doux au service de Dieu; elle se représente ces jours de ferveur & de zele, où toutes les voyes du Ciel paroissent

si applanies, & où les lumieres surnaturelles faisoient voir le néant de toutes les créatures dans un si beau jour. Elle se demande à elle-même, pourquoi elle n'a pas perseveré dans cet heureux état; elle cherche la cause de son dégoût au service de Dieu, & la source de son relâchement; & elle n'en trouve point d'autre que sa mauvaise volonté, & une honteuse lâcheté. Mais quels sentimens alors, & quel dépit contre elle-même, quand elle pense à l'irregularité de sa conduite! elle connoit-elle Dieu, pour juger qu'il meritoit & son cœur & ses services; & comment avec cette foi & cette connoissance, l'avoir servi avec dégoût, avec nonchalance, ne l'avoir servi qu'à demi? Quel regret! quel reproche! *Le même.*

Parmi tant de brillantes lumieres, qui ont dû vous instruire, l'avez-vous oublié, dit Dieu à une ame religieuse, qui vit dans la tiédeur? l'avez-vous oublié, que j'avois bien d'autres desseins sur vous, quand par une glorieuse distinction que j'en ai faite, je vous ai appelée en Religion? Je comptois que sensible à l'honneur que je vous avois fait, vous vous employeriez à me procurer de la gloire par une sainteté exemplaire; que vous souvenant de vos peres, qu'animé de leur esprit, que brûlant du même zele, vous entretendriez en vous un feu, que vous répandriez ensuite sur les autres, pour les embraser de mon amour. C'étoit ce que je m'étois promis de votre fidelité, & la vûe que je m'étois proposée en vous appelant à la Religion; je croyois que vous porteriez les interets de ma gloire, & que n'ayant fait choix de vous, qu'ain de l'étendre, vous commenceriez par vous-même, en menant une vie de ferveur, que vous feriez passer sur les autres; que semblable à ceux qui vous ont précédé, & que j'avois mis à votre tête pour vous servir d'exemple, vous vous declareriez hautement pour moi; que vous combattriez le relâchement des gens du siècle, & que vous leur inspireriez de l'ardeur pour mon service par la vôtre. Mais dégenerant de la vertu de vos peres, que vous avez peu de ressemblance avec eux! Est-ce là donc ce que j'avois sujet d'attendre de votre reconnaissance: *Heccine reddis?* Est-ce le retour que vous deviez avoir pour tant de graces que vous avez reçues de ma bonté? Cette vie relâchée que vous menez, devoit-elle être le fruit de tant de peines, & la suite de tant de soins? Rappelez en votre memoire ce premier temps auquel après avoir été éclairée par ces vives lumieres, à la faveur desquelles vous vous dérobatés au monde, & vous renoncâtes à ses attraitz trompeurs pour me suivre: *Rememoramini proximis dies.* Souvenez-vous de la resolution que vous prîtes d'avoir pour moi une éternelle fidelité; souvenez-vous de ces années de ferveur, où prêtée à tout faire, & à tout souffrir pour moi, rien ne vous paroissoit difficile; songez à ces desirs si vifs, si allumés d'acquiescer la perfection, quoi qu'il vous en pût coûter. Que vous vous trouvez différente de vous-même, & que vous aurez de peine à accorder ce que vous êtes, avec ce que vous avez été! *Sermon manuscrit.*

Reproches que Dieu peut faire à une personne religieuse qui vit dans le relâchement.

Ad Hebr. 10.

Saint Bernard, dans la vive peinture qu'il nous a laissée d'une vie languissante & relâchée, fait un juste détail des desordres infinis, où elle conduit toujours infailliblement. Quel étrange état est-ce que celui-ci, dit ce

Peinture d'une personne tiède, & dans le relâchement.

saint Docteur, & quel affreux amas de pechez dans un seul? Une paresse, qui a besoin d'éguillon, pour faire marcher dans la voye de Dieu; une puillanimité, qui fait perdre aussi-tôt courage dans la pratique des vertus; une lâcheté, qui fait trouver amer & pesant, le doux & l'aimable joug du Seigneur; une foiblesse volontaire qui se fatigue aussitôt; une furieuse dissipation d'esprit, un continuel épanchement de cœur, des pensées terrestres & animales, une conversation tiède, enjouée, badine, languissante, une obéissance sans devotion, un entretien sans prudence & sans circonspection, des prieres sans attention, des lectures sans reflexion, & sans desir de s'édifier, une secrete envie de se contenter, que la crainte de l'Enfer ne retient presque plus; une fécondité de bons desirs toujours sans effet; une volonté qui propose beaucoup, & qui n'exécute rien; un fort penchant pour le bien, qui est toujours rendu inutile, tantôt par la vûe d'une difficulté imaginaire qu'on se fait à plaisir, pour avoir une espece de droit ou de prétexte de se relâcher, tantôt par la passion, qui aveugle & qui emporte, tantôt par l'inconstance qui distrait & qui dissipe, tantôt par le plaisir qui flatte, tantôt par un charme trompeur qui seduit & qui enchante, tantôt par une lâche complaisance, qui domine & qui retient. *Sermon manuscrit.*

Cet épanchement, qui ruine toute l'attention que nous devons avoir sur nous-mêmes, cet esprit qui est aussi peu attaché à Dieu, qu'il est fortement attaché aux créatures, aussi vuide de Dieu qu'il est rempli de soi-même, qui ne pense que rarement à Dieu, qui n'agit que rarement pour Dieu, qui aime le monde, qui fuit la solitude, qui negligie l'exercice de la priere, qui ne se fait presque aucune violence, qui ne fait que languir dans le soin pressé qu'il devoit prendre de sa perfection, qui fait ses communions sans fruit, ses confessions sans amendement, ses devotions sans esprit, ses actions sans ordre & sans regle. Tout cela, & tant d'autres choses qui suivent nécessairement cet état, ne font-ce pas autant de justes sujets qui obligent Dieu de rebuter une personne, & de l'abandonner? *Le même.*

Etat dangereux de ceux qui sont dans le relâchement.

Que penser (mes chers Auditeurs) de ces imparfaits Chrétiens, qui étant engagez, en vertu de ce beau nom, d'agir dans un esprit de ferveur, ainsi que l'ordonne le grand Apôtre, ne font pas scrupule de vivre dans le relâchement; qui pensent avoir pleinement satisfait à Dieu, parce qu'ils ne menent pas une vie tout-à-fait déreglée; qu'ils sont suffisamment Chrétiens, parce qu'ils ne tombent pas dans les plus grands desordres; qu'ils sont bons, parce qu'ils ne sont pas tout-à-fait méchants; qu'ils ne manquent à aucun de leurs devoirs, parce qu'ils s'acquittent des plus essentiels; qu'ils sont bien avec Dieu, parce qu'ils ne sont pas de ses ennemis declarez. Que juger, dis-je, de ces sortes de Chrétiens, sinon, ou qu'ils sont en état de peché, ou qu'ils ne seront pas long-temps sans y être? *Sermon manuscrit.*

Différence des justes fervens, & des imparfaits qui menent une vie languissante.

Nous lisons dans l'Écriture deux expressions différentes pour marquer l'un & l'autre état. Le chemin des justes, dit la Sagesse, est comme le soleil, qui se leve, & qui croit toujours en lumiere & en chaleur jusqu'à ce qu'il arrive au plus haut point de son élévation.

Tome II.

tion; plus ils vont en avant, plus ils augmentent en vertu, parce que, dit Saint Bernard, ils ne croient avoir jamais pleinement satisfait à leur devoir, & qu'ils ne disent jamais c'est assez: mais la voye des imparfaits, ajoute la Sagesse, ressemble à la lumiere du soir, qui baisse à tout moment, & qui laisse enfin dans une si grande obscurité, qu'on bronche à chaque pas, & que l'on tombe sans s'en appercevoir. O qu'une vie relâchée est donc un état malheureux, puisqu'il est ou un état de peché, ou une marque qu'on n'est point sorti du peché, ou un prognostique qu'on ne fera pas long-temps sans tomber dans le peché. *Le même.*

Si votre vie est assez réglée pour mériter l'approbation des hommes, est-elle assez fervente pour être parfaitement agréable à Dieu? Vous ne voudriez pas faire un crime qui vous fit perdre sa grace; mais que faites-vous de grand pour sa gloire? Comment vous acquittez-vous des exercices de piété que vous vous êtes prescrits? Quelle vertu avez-vous acquise depuis plusieurs années? quel soin avez-vous eu d'éviter les fautes qui vous paroissent legeres? quelle passion avez-vous mortifiée? quel progrès avez-vous fait dans la perfection? N'est-il pas vrai que vous demeurez toujours dans le même état? Et cela seul ne vous doit-il pas faire trembler? *Le P. le Valois, cinquieme Lettre sur la Retraite.*

Quelle fut l'issue & le fruit de la retraite que les Apôtres firent dans le Cenacle? Ils y reçurent le Saint Esprit, & avec le Saint Esprit une ferveur incroyable, un zele enflammé, une force heroïque. Au moment qu'ils apperçurent sur leurs têtes ces merveilleuses langues de feu, dit Saint Gregoire, ils sentirent dans leurs cœurs le feu d'un tres-ardent amour de Dieu; & ce feu les embrasa de telle sorte qu'ils sortirent aussitôt pour en embraser tout le monde. Ils ne penserent plus, ajoute S. Bernard, ni à fuir, ni à se cacher, ni à dissimuler: ils commencerent à prêcher hautement la Divinité de celui, duquel peu auparavant ils n'avoient osé défendre l'innocence; & S. Pierre, que la voix d'une foible servante avoit fait trembler, parut ensuite intrépide devant les Tyrans. *Le même.*

Ce qui fait qu'un Religieux se conduit avec negligence, dans l'accomplissement de ses devoirs, c'est que son inclination s'oppose à ce que Dieu demande de lui; son humeur ne peut pas s'accoutumer à une dépendance si précieuse; sa nature refuse le joug de l'assujettissement auquel il faut qu'il se reduise: il faut partir dans le moment même, cette promptitude le gêne; il veut différer, il faut faire des efforts, cela lui coûte: il ne peut se résoudre, il faut quitter ce qu'il a dans les mains, cela ne lui plaît pas, il retarde; il faut contenir ses yeux, ce recueillement lui est à charge. *L'Abbé de la Trappe, dans l'explication de la Regle de Saint Benoit. Tome I.*

Dans cet état de tiédeur & de relâchement, on s'expose sans scrupule aux occasions dangereuses, on ne fait plus le bien que par humeur, on ne s'acquitte de certains devoirs de piété, que par coutume; & pourvu qu'en gardant certaines mesures, & certains dehors de religion, on se mette à couvert des reproches de ceux qu'on a intérêt de ménager, on se met peu en peine de plaire à Dieu, & l'on ne fait presque rien sans lui déplaire. On se laisse aisément aller à commettre toutes sortes

Si nous ne sommes pas grands pecheurs, nous devons nous examiner si nous ne sommes point dans le relâchement.

Quelle fut la ferveur des Apôtres en sortant du Cenacle, où ils avoient reçu le saint Esprit.

La contrainte que se trouve dans l'état Religieux est souvent cause du relâchement.

Malheurs des personnes tièdes & relâchées dans la piété.

tes de pechez veniels, avec connoissance, & de propos délibéré; l'ennui & le dégoût accompagnent toutes les pratiques de devotion, dont on ne peut pas se dispenser. On a de l'éloignement, & une aversion secreete pour les personnes de pieté, parce que la vertu est une sâcheuse censure; on ne se plaît qu'avec les imparfaits, parce que leurs manieres autorisent toujours le relâchement. Et pour comble de malheur, on se fait une fausse conscience, à l'abri de laquelle une personne qui frequente d'ailleurs les Sacremens, & qui se flatte de faire quelques bonnes œuvres, nourrit des aversions secretes, des jalousies envenimées, & des attaches dangereuses & criminelles. *Le P. Croiset. Tome 2. de ses Retraites.*

Comme on se relâche peu à peu dans le service de Dieu,

A voir avec quelle promptitude on se porte à son devoir, & au service de Dieu dans certains momens de ferveur, qui ne diroit qu'une telle vertu ne doit jamais se démentir; que la fidelité d'un serviteur si attentif à tous ses devoirs, doit être inalterable, & que cette ardeur ne doit jamais se ralentir? Mais on s'ennuie de vivre toujours sous les yeux du meilleur même de tous les Peres, dès qu'on n'aime plus que sa liberté, on se relâche insensiblement, & le mouvement de la grace n'étant pas si fort, la charité se refroidit, & le cœur commençant à se dérégler, une vie si unie lasse, la cupidité croît à mesure que les lumieres de la grace s'affoiblissent, & l'on se dégoûte de la devotion. Mais qu'arrive-t-il de là? Il arrive, que quand on a goûté Dieu, quand on a été véritablement vertueux, & qu'on se dément, on ne devient jamais méchant à demi. L'enfant prodigue ne quitte la maison de son pere que pour aller bien loin: *Abiit in regionem longinquam*; & il est rare de devenir deux fois vertueux. *Le même. Tom. 2. de ses Reflexions.*

Luc. 19.

Quand on a quitté Dieu & abandonné son service, ou devient pire que l'on n'étoit auparavant.

Mon Dieu! qu'il est dangereux qu'on ne vous perde pour toujours, quand on vous quitte après vous avoir servi quelque temps! Les objets les plus effrayans font peu d'impression sur des yeux accoutumés à les regarder. Un devot devenu libertin n'a presque plus de ressource, il est insensible aux plus terribles veritez, & aux bons exemples. En cet état, on a une aversion secreete, mais vive contre tous ceux qui ont été ou les depositaires, ou les témoins de nos pieux sentimens, & des graces que nous avons reçus du Ciel, & de nos obligations envers le Pere des misericordes. Leur presence ne peut que réveiller nos remords; on ne peut souffrir qu'on nous fasse penser à ce qu'on a été, quand on n'est plus ce qu'on devoit être. On cherche à s'étourdir, & on aime à être distrait, quand on ne peut que condamner le parti que l'on a embrassé. Mais on a beau dire; l'assoupissement n'est pas long, il est même interrompu durant la vie: & à la mort quels seront les sentimens de celui qui aura ainsi quitté Dieu? Fera-t-on alors l'esprit fort, en soutenant le parti qu'on a pris? Auquel des deux donnera-t-on la préférence? On rendra alors hommage à la pieté chrétienne. Mais celui qui a quitté le service de Dieu de sang froid, trouve-t-il un grand fond de confiance dans cet hommage forcé? *Le même.*

Sans ferveur on ne peut satisfaire à tous les devoirs que Dieu exige de ceux qui

Quel rapport y a-t-il entre cette langueur & ce relâchement que nous voyons dans la plupart des Chrétiens, & cette pieté vive, ce zèle ardent, cette foi animée, que vous desirez, Seigneur, de ceux qui sont à votre service, sans quoi ils sont dans une impuissance ab-

soluë de vous rendre jamais aucun service, qui soit digne de vous. Car de combien de devoirs ne font point chargés ceux qui veulent vivre selon les loix de l'Evangile, & être fideles à vos ordres? Il faut qu'ils comptent avec vous de leur cœur, de leur esprit, de leur raison, de leur imagination, de toutes les facultez de leur ame, de tous leurs sens, enfin de l'homme interieur & exterieur tout entier; à quel soin, à quelle vigilance, à quelle sollicitude ne sont-ils point engagez, pour satisfaire à une obligation d'une si grande étendue? Mais comment s'en acquitter sans ferveur? Et s'en acquitter negligemment, avec nonchalance, est-ce satisfaire à tant de devoirs attachés au service d'un si grand Maître? *Le même.*

La ferveur ne doit pas être passagere, mais constante; car ces inégalitez d'humeur, ces inconstances perpetuelles qui rendent suspectes les plus grandes ferveurs; ces découragemens, qui mettent la vertu en si grand danger; ces dégoûts de la pieté, ces retours scandaleux, ces rechûtes, ces especes d'apostasies de devotion, souvent aussi funestes au salut, que celles de la Religion même, toutes ces déplorables vicissitudes sont les tristes effets de ces vertus, & de ces ferveurs superficielles que l'amour propre entretient. *Le même.*

La vertu ne se peut acquerir que par des efforts vigoureux, parce qu'elle est difficile, & que pour y atteindre, il faut s'élever au-dessus de soi-même: mais si on n'y prend garde, on est arrêté par la paresse, qui nous rend lâches à entreprendre, lents à exécuter, & foibles à agir. C'est là un des vices qui nous est le plus naturel, & le plus ordinaire, parce que le corps nous appellent, & nous abaisse aux objets des sens. Il est vrai que l'esprit, la raison, la grace nous tient en haut; mais le poids de la nature nous attirant en bas, souvent nous nous y laissons aller, à moins que nous n'ayons de la diligence, & de la vigueur pour nous soutenir. Il n'y a que les ames ferventes, diligentes, genereuses qui parviennent à être solidement vertueuses. Les personnes negligentes, paresseuses, & sans vigueur, ne peuvent faire assez de violence à leur humeur naturelle, & comme elles fuient la peine, elle se contentent d'une vie commune. *Dialogues spirituels du P. Surin, Tome 2.*

On voit des personnes qui avoient embrassé avec ferveur la vie devote, & qui marchent d'abord à grands pas dans les voyes de la sainteté, s'en écartent ensuite, & reviennent à leur premier train de vie mondaine. On voit des Religieux, qui s'étoient genereusement donnez à Dieu, qui promettoient des merveilles dans leurs premiers commencemens, se relâcher en peu de temps, & tomber dans un état où ils paroissent tout différens de ce qu'ils étoient. Quelle est, je vous prie, la cause de ce changement? C'est que pendant que la grace & la lumiere divine les tenoit occupez des idées de la sainteté, ils marchent aisément, & avec douceur dans la voye de Dieu. Mais depuis étant entrez dans un nouveau genre de vie, ils sont sortis de leur recueillement, se sont laissés aller à des complaisances humaines, qui les ont éloignés de l'exacritude & de la regularité. Leur conscience qui étoit tendre & delicate, s'est peu à peu endurcie aux fautes legeres; certaines maximes d'erreur se glissant imperceptiblement dans leur esprit, y ont pris la place des divines lumieres, qui les éclairaient.

sont à son service.

La ferveur doit être constante.

La paresse est ordinairement la cause du relâchement dans le service de Dieu.

Comment on se relâche dans la vertu, & s'en tombe dans la tiédeur.

Ils se font fait des loix de bienfiance, & des devoirs de condescendance, qui les ont autoriez à se soustraire à l'obéissance qu'ils rendoient aux inspirations du Saint Esprit. La nature a repris chez eux ses droits, & les retirant du sublime état où la grace les avoit élevés, elle les a ramenez à celui où ils étoient

auparavant. Les idées des choses surnaturelles sont devenues obscures & confuses. De temps en temps Dieu les rappelle à eux, & leur montre l'excellence de la perfection qu'ils ont quittée; mais la volonté se trouve liée, & n'a pas la force de rompre ses liens. *Le même.*

F I D E L I T É

DANS LES PETITES CHOSES,

SOIN DE S'ACQUITTER DE SES MOINDRES DEVOIRS,

& d'éviter les moindres fautes.

A V E R T I S S E M E N T.

CE Sujet a tant de rapport avec la fuite du peché veniel, que j'ai douté si je ne ferois point un seul titre des deux. La fidelité dans les petites choses, comprend le soin d'éviter les moindres fautes, & les pechez qu'on appelle legers & veniels: car il est évident que toute la différence qui s'y trouve, est celle qu'il y a entre le genre & l'espece; c'est à dire, que le premier est plus étendu que le second; mais cette différence n'a paru suffisante pour en faire deux sujets separés; quoi que plusieurs Prédicateurs les confondent.

Du reste, ce sujet est un de ceux qu'on peut appeller nouveaux: puisque les Prédicateurs anciens ne l'ont point traité, & n'en ont parlé qu'en passant; & je ne sçache que Saint Chrysostome, qui en ait fait un discours entier dans le lieu que nous avons marqué au Paragraphe second; ce qui n'empesche pas qu'il ne soit tres-important & tres-utile, particulièrement aux personnes religieuses, & à toutes celles qui font profession de pieté. Que si l'on ne trouve pas assez de matiere, pour remplir un discours entier sur la fidelité que l'on doit apporter dans les petites choses, on peut consulter ce que nous disons sur le peché veniel; car il est difficile qu'on ne dise bien des choses qui conviennent à l'un & à l'autre dessein.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers desseins & Plans de discours sur ce sujet.

IL trouve qu'il y a deux choses dans les voyes de la vertu, qui d'ordinaire en partagent tout l'exercice; sçavoir, les grandes & les petites. Entre les grandes, qui nous paroissent considerables, je mets les grands emplois, comme la conversion des ames, les bonnes œuvres, le secours des miserables, faire des établissemens, remuer les villes entieres par son zele, les grandes fatigues, les grandes austérités, &c. Je compte entre les petites choses, l'exactitude dans les pratiques de devotion, remplir les devoirs de son état avec une regularité édifiante, mener une vie retirée, & ne manquer à rien de son devoir, &c. Or il arrive ordinairement que toute l'estime & l'approbation se donne aux grandes choses; mais pour les petites, on les croit de trop peu d'importance pour s'en occuper, & pour leur donner tous les soins qui seroient nécessaires. C'est pourquoy, ce discours regarde les personnes qui traitent d'esprits foibles ceux qui s'appliquent, & qui se bornent aux devoirs de la pieté & de leur état, & ceux qui n'estiment que les grandes choses, les vertus d'éclat, & qui regardent comme des bagatelles tout ce qui ne paroît pas au dehors. Sur quoi je prétens vous montrer deux choses. La premiere, qu'il ne faut pas moins de vertu, de force & de courage, pour perseverer dans la pratique des petites choses, que pour entreprendre les plus grandes, & pour s'acquitter des plus illustres emplois. La seconde, que

Tome II.

Dieu n'est pas moins glorifié par l'exactitude dans les petites choses, que par les plus grandes, & dont les heureux succès donnent plus d'admiration: ce sont les deux Parties de ce discours.

Premiere Partie. Qu'il ne faut pas moins de vertu, de force & de courage, pour les petites choses que pour les grandes. 1^o. Parce que l'esprit humain est naturellement animé par la grandeur du dessein qu'on a en vûë, ce qui diminue beaucoup de la difficulté; on espere que si l'on en vient à bout, on jouïra du fruit de ses travaux, & que la peine qu'on y trouve, sera bien recompensée par la joye d'un heureux succès. Mais dans les petites choses, rien ne nous anime, rien ne nous excite au dehors: comme les petites actions sont ordinaires, la vanité s'y mêle plus rarement, l'intention en est plus droite, plus pure, & moins interessée: outre que la multitude des petites actions de vertus, qui sont frequentes, peuvent par leur nombre éгалer le mérite d'une plus grande action, &c. 2^o. Parce qu'il n'y a pas moins de difficulté & de travail dans la pratique ordinaire des petites choses, où la gêne & la contrainte sont continuelles, sans interruption, que dans les plus grandes, qui n'arrivent que rarement dans la vie. Il est sans comparaison plus aisé de faire quelque effort sur soi-même, dans les occasions qui ne se presentent qu'une fois ou deux, que d'être toujours exact, toujours regulier, toujours composé,

O o 3